



CHRISTELLE LAIZÉ-GRATIAS

PHILIPPE GUIARD

CHRONIQUES ANACHRONIQUES

L'INTÉGRALE 2020-2021



LA VIE DES
CLASSIQUES

CHRISTELLE LAIZÉ-GRATIAS

PHILIPPE GUIARD



CHRONIQUES ANACHRONIQUES

L'INTÉGRALE 2020-2021



LA VIE DES
CLASSIQUES

© La Vie des Classiques 2021

Retrouvez-nous sur www.laviedesclassiques.com,
premier portail dédié à l'Antiquité et à l'Humanisme

UNE ANNÉE DÉSYNCHRONISÉE MAIS TOUJOURS ANACHRONIQUE

Pourquoi une Normande, fille d'ingénieur, et un Lorrain, fils d'un biologiste, se consacrent-ils depuis 25 ans aux Antiquités classiques ? Pourtant, ni déterminisme géographique, ni déterminisme familial, ni même déterminisme scolaire. Inévitablement, une rencontre nue, existentielle et fondamentale avec la langue elle-même, comme quelque chose de vraie et authentique, conservant la marque indélébile de ses locuteurs passés. Des professeurs et des maîtres, à tous niveaux, qui vivaient leur Antiquité et leur transmission. Des rencontres avec des textes magnifiques, nos auteurs de thèse notamment (Virgile, Horace et la littérature grecque correspondante). Sans oublier des rencontres avec des élèves qui nous apprennent tant ! Il y eut bien sûr notre rencontre, rue d'Ulm (elle préparant l'agrégation de grammaire, lui l'agrégation de Lettres classiques), en octobre 1996, prélude à une *amicitia* toute romaine, fertile en publications. On aurait pu craindre que ce tandem enthousiaste fût enfermé dans les bibliothèques et cloîtré sur les bancs de l'école, jusqu'à ce que Laure de Chantal lui propose de mettre sa double voix, ce chant amoebée, en vitrine, sur la toile, en phase avec un présent que, sans le fuir, nous n'avions guère exploré.

Et c'est ainsi que virent le jour, fin 2015, nos Chroniques anachroniques. Il nous a fallu trouver notre ligne, notre ton, notre style, ni totalement académiques ni totalement journalistiques mais qui puissent allier culture, rythme et humour. L'exigence résidait dans la pertinence des sujets, l'à-propos des textes, l'équilibre entre les deux littératures, embrassant cette ère immense, du début du Ier millénaire avant J.-C. jusqu'au Ve s. L'idée de chaque chronique est digne de l'athanor alchimique. Comment relier l'actualité contemporaine et l'actualité antique ? Nous nous efforçons de traiter des faits saillants qui piquent le quotidien, des sujets de société, des sujets de fond, ou des sujets de saison, voire des sujets inaperçus. Mais l'accroche événementielle vient parfois d'un texte ancien même, découvert à la faveur d'une lecture ou d'un cours, qui vient solliciter le présent. L'Antiquité n'est pas cette pierre tombale sur laquelle se reflète, passivement et platement, un présent brûlant et bien vivant. Nous faisons l'expérience effective de cette inversion de perspective, où l'Antiquité vient chercher le présent, fût-ce au prix de quelque détournement. L'essentiel est de susciter un dialogue ouvert et interrogateur, avec un espace reculé que n'ont pas assez les journalistes. Notre logo, l'horloge molle de Dali, traduit bien cette gymnastique et cette catoptrique fluide, mise en œuvre dans nos 80 chroniques.

Que dit l'Antiquité de cette actualité 2020-2021, et comment la commente-t-elle ? Rassurons-nous ! L'année parvient toujours à suivre son cours immuable, bêtement, certes, mais assurément : réglée telle une horloge (suisse ou pas). Un bon pull chaud réconforte toujours en hiver (Le tricot) ; la galette des rois est fidèle à son rendez-vous de janvier (la couronne) ; le bon régime alimentaire est un souci printanier (5 fruits et légumes). Tout irait bien dans le meilleur des mondes. Mais Chronos a été bien bousculé par le politique, par les incessantes variations du couvre-feu, les moitiés de confinement, les projections diverses, les utopies qui ont mis à mal notre temps vécu et partant notre moral. De là est né notre feuilleton cadencé et revendiqué « Anti-morosité ». Après avoir pris un peu de hauteur (Fly me to Mars), l'information quotidienne semblait désespérément engluée dans le virus, à une dose très contagieuse. Nous savons à quel point l'Antiquité permet le bonheur. Elle nous a offert une richesse de sujets heureux, nombreux et variés : notre affection pour les animaux (épisode I), le baiser (épisode II), la mode (épisode III), la cuisine (épisode IV), le vin (épisode V), le sommeil (épisode VI), le parfum (épisode VII), le jardin (épisode VIII), et d'autres encore. Nous sommes décidément bien dans l'Antiquité.

Christelle Laizé et Philippe Guisard



PEINTURE DU VISAGE, PEINTURE DE GUERRE ?

1^{er} septembre 2020

Maintenant que les masques tombent avec l'été, les femmes peuvent arborer les couleurs de leur visage, un autre masque. La cosmétique est vieille comme le monde et l'archéologie égyptienne et romaine le confirme. Baudelaire a idéalisé ce paraître magique et imaginaire, ce charme de l'idole féminine qui « doit se dorner pour être adorée ». Qu'est-ce que les Anciens voyaient dans cette peinture du visage ? Quelle en était la valeur anthropologique ? Ovide, dans ses techniques de drague, nous a finalement laissé un des seuls traités de cosmétique de l'Antiquité, haut en couleurs.

*Quam paene admonui, ne trux caper iret in alas
Neue forent duris aspera crura pilis !
Sed non Caucasea doceo de rupe puellas,
Quaeque bibant undas, Myse Caice, tuas.
Quid, si praecipiam ne fuscet inertia dentes
Oraque suscepta mane lauentur aqua ?
Scitis et inducta candorem quaerere creta ;
Sanguine quae uero non rubet, arte rubet.
Arte supercilii confinia nuda repletis,
Paruaque sinceras uelat aluta genas.
Nec pudor est oculos tenui signare fauilla,
Vel prope te nato, lucide Cydne, croco.
Est mihi, quo dixi uestrae medicamina formae,
Paruus, sed cura grande, libellus, opus :
Hinc quoque praesidium laesae petitote figurae.
Non est pro uestris ars mea rebus iners.*

J'ai été sur le point de vous avertir qu'un bouc farouche ne devait pas loger sous vos aisselles et que vos jambes ne devaient pas être hérissées de poils rudes. Mais mes leçons ne s'adressent pas aux jeunes filles qui vivent sur les rochers du Caucase ou qui boivent tes eaux, Caïque de Mysie. Ce serait comme vous recommander de ne point laisser, par négligence, noircir vos dents et de vous laver, chaque matin, le visage à votre table de toilette. Vous savez aussi vous donner un teint éclatant en appliquant du fard ; celle dont le sang ne fait pas rougir naturellement la peau la fait rougir artificiellement. Vous savez remplir artificiellement l'intervalle qui sépare les sourcils et le cosmétique voile le teint naturel de vos joues. Et vous ne rougissez pas de marquer le tour des yeux avec de la cendre fine ou avec le safran qui naît sur tes rives, limpide Cydnus. Sur les moyens de vous embellir j'ai composé un traité ; il est court, mais c'est une œuvre importante par le soin que j'y ai donné. Vous pourrez y chercher également des secours contre les outrages faits à votre figure : rien de ce qui vous intéresse ne laisse mon art indifférent.

Ovide, *L'art d'aimer*, III, v. 193-208,
texte établi et traduit par H. Bornecque,
Paris, Les Belles Lettres, 2002

Si à l'heure actuelle les canons esthétiques prônent des effets subtils et équilibrés sur le visage féminin, telle une peinture, l'Antiquité privilégiait les contrastes, soulignant le tracé et le modelé du visage. Cette conception se réalisait dans le recours à des couleurs marquées : le blanc recouvrait le visage de manière uniforme, jusqu'au XVIII^e s., tel un plâtre, dans une recherche de luminosité et d'éclat. Les sourcils étoffés et noirs faisaient paraître le front plus petit. Le rouge criard des joues et des lèvres, ainsi que les cheveux blonds, bruns ou noirs, rehaussaient l'ensemble. Les matières utilisées ne recevraient certes pas de certification Yuka : le blanc de plomb, appelé aussi céruse (idéal pour un cancer !), hérité des Grecs, était utilisé pour le maquillage comme pour la fresque ! On pouvait lui substituer des argiles blanches, de la craie ou du plâtre (idéal pour l'hydratation !). La suie ou le noir de fumée (pas du tout *waterproof* !) servaient comme fard pour le dessin des sourcils, ou encore des feuilles de pin brûlées, ou encore le *stimmi* (à base de galène = sulfure de plomb) dont parle Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 33, 102), tous ingrédients un peu trop naturels, pour un effet un peu trop artificiel à notre goût.

À ce titre, il est intéressant de voir les valeurs, la lecture et le parcours culturel du maquillage des lèvres, une des zones érotiques du visage (avec les yeux et les cheveux). Apanage de l'élite dans l'Égypte ancienne, le rouge à lèvres révélait le statut de prostituée dans la Grèce antique ; signe de commerce avec le diable au Moyen Âge, et de mœurs sexuelles scandaleuses, c'est au début du XX^e s. que le rouge à lèvres se répand dans la population au point de devenir un symbole des mouvements féministes : en 1912, des milliers de suffragettes défilèrent devant le salon new-yorkais d'Elizabeth Arden qui soutint leur cause, en distribuant des tubes de rouges à lèvres aux manifestantes. Le mouvement américain pour le droit de vote des femmes fit de la bouche rouge son emblème, imité par ses homologues étrangers. Identifiant l'esprit du temps, le rouge à lèvres devint ainsi une arme politique : Adolf Hitler détestant le rouge à lèvres, ce dernier devint un signe de patriotisme et d'opposition au fascisme dans les pays alliés.

Apologue : depuis Ovide, transgressif, le rouge à lèvres, n'a donc pas cessé d'être une arme de conquête. Souvenez-en.



FOOTBALLEUR ? FUTBOLISTA ?... FOLLICULATOR ?!

07 octobre 2020

Le 23 août dernier, plus de 11 millions de téléspectateurs ont regardé en France la finale de la Champion's league opposant le Paris-Saint-Germain au Bayern de Munich. Le football, qui est devenu le sport le plus populaire de la planète, suscite à chaque événement une telle fièvre. Si traditionnellement, le monde anglo-saxon s'attribue l'origine de la forme actuelle du football depuis 1863, néanmoins le gouvernement du Paraguay revendique la très ancienne paternité (XVe) de ce sport. Les spécialistes du sport dans l'Antiquité, eux, attestent la présence de jeux de ballons très tôt. En effet, si les peintures égyptiennes et la littérature grecque présentent ces jeux de ballons comme un divertissement féminin, le ballon est l'exercice favori des Romains, de tout âge et des deux sexes. En témoignage, dans le roman de Pétrone, ce passage où Trimalcion s'y livre.

Nos interim uestiti errare coepimus...immo iocari magis et circulis accedere, cum subito uidemus senem caluum, tunica uestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila. Nec tam pueri nos, quamquam erat operae pretium, ad spectaculum duxerant, quam ipse pater familiae, qui soleatus pila prasina exercebatur. Nec amplius eam repetebat quae terram contigerat, sed follem plenum habebat seruus sufficebatque ludentibus. Notauimus etiam res nouas : nam duo spadones in diuersa parte circuli stabant, quorum alter matellam tenebat argenteam, alter numerabat pilas, non quidem eas quae inter manus lusu expellente uibrabant, sed eas quae in terram decidebant. Cum has ergo miraremur lautitias, accurrit Menelaus : « Hic est, inquit, apud quem cubitum ponitis, et quidem iam principium cenae uidetis. » Et iam non loquebatur Menelaus cum Trimalchio digitos concrepuit, ad quod signum matellam spado ludenti subiecit. Exonerata ille uesica aquam poposcit ad manus, digitosque paululum adpersos in capite pueri tersit.

Nous faisons un petit tour avant de nous déshabiller, plutôt histoire de blaguer en nous mêlant aux groupes, quand nous vîmes tout d'un coup un vieux chauve entouré de petits mignons frisés qui faisait une partie de balles revêtu d'une tunique rouge. Ce n'était pas tant le spectacle des mignons, bien qu'il valût le dérangement, qui nous tira l'œil, que celui de Monsieur leur maître. Il jouait en sandales de ville avec des balles vert poireau. Quand une balle tombait par terre, on ne la ramassait pas. Un esclave en avait un plein sac qui suffisait à fournir les joueurs. Autres innovations remarquables, deux eunuques se tenaient aux deux bouts de la piste, l'un porteur d'un pot de chambre en argent, l'autre annonçant les points, mais pas ceux des renvois de balle correctement joués de main en main, seulement ceux des balles tombées par terre. Comme nous admirions ces belles manières, survint Ménélas qui nous dit : « voilà celui chez qui vous dînez, et ce que vous voyez n'est encore qu'un début. » Il n'avait pas sitôt fini que Trimalcion claqua des doigts, et qu'au signal l'eunuque vint lui tenir le pot de chambre. S'étant vidé la vessie sans cesser de jouer, il demanda de l'eau pour ses mains, y trempa le bout des doigts et les essuya dans les frisettes d'un mignon.

Pétrone, *Satiricon*, XXVII,
texte établi, traduit et commenté par O. Sers,
Paris, Les Belles Lettres, 2001

À la différence de la *pila*, balle pleine assez dure, le *follis* était (nouveau qui ne se retrouvera qu'au XVe s.) un ballon de peau gonflé d'air, et donc plus léger (ce mot latin donnera notamment notre « fou », être gonflé comme une baudruche). Qui regarde ce *follis* sur la mosaïque athlétique des thermes de Porta Amarina à Ostie (vers 120 de notre ère) identifiera un magnifique ballon de football avec ses hexagones. Certaines inscriptions parlent de *lusor folliculator*, véritable footballeur dans les thermes, au point qu'on a pu se demander si la mosaïque aux athlètes des thermes de Caracalla ne présentait pas tout simplement l'équipe des sportifs professionnels de l'établissement. Si le poète Horace fait référence à de véritables parties de ballon sur le champ-de-Mars, et qu'il nous rappelle que le grand

Mécène s'y adonnait, le grand Pompée avait un maître de gymnastique, un coach privé, Atticus de Naples, qui passait pour l'inventeur de cette variété de ballon.

Mais c'est au XV^e que le football réapparaît au Paraguay avec des modalités plus connues et plus proches des nôtres : un ballon léger en matière caoutchouteuse et bondissante, deux équipes adverses, pas de but à marquer si ce n'est conserver la balle le plus longtemps jusqu'à épuisement, mixité (pour un sport devenu apanage masculin !). Les Anglais auraient en fait observé les Guaranis, experts en balle au pied et le palmarès des équipes d'Amérique du sud rend justice à cette attribution méconnue. Une telle Antiquité ne redonne-t-elle pas quelque noblesse à un sport si commun, pratiqué par près de 300 millions de personnes ?



BODY GUARD

04 novembre 2020

La récente affaire Navalny dans la liste des sombres affaires d'état (le Watergate en 1974, le Rainbow Warrior en 1985, sans oublier Mata-Hari, Joséphine Baker et James Bond) cultive le fantasme de l'espionnage, qu'il soit civil, économique, technologique, politique ou militaire. Qu'en était-il à Rome des « espions », « guetteurs », « explorateurs », « éclaireurs », qui paraissent avoir été interchangeables. À ce titre, les *exploratores* recevaient des objectifs spécifiques, qui allaient du renseignement à des missions clandestines. Dans ce passage, les agents secrets de l'Antiquité dévolus au service de l'empereur Claude ressemblent au service d'ordre et à la garde rapprochée des grands de ce monde.

Sed nihil aeque quam timidus ac diffidens fuit. Primis imperii diebus quanquam, ut diximus, iactator ciuilitatis, neque conuiuia inire ausus est nisi ut speculatores cum lanceis circumstarent militesque uice ministrorum fungerentur, neque aegrum quemquam uisitauit nisi explorato prius cubiculo culcitisque et stragulis praetemptatis et excussis. Reliquo autem tempore saluatoribus scrutatores semper apposuit, et quidem omnibus et acerbissimos. Sero enim ac uix remisit, ne feminae praetextatique et puellae contrectarentur et ne cuius comiti aut librario calamariae et graphiariae thecae adimerentur. Motu ciuili cum eum Camillus, non dubitans etiam citra bellum posse terreri, contumeliosa et minaci et contumaci epistula cedere imperio iuberet uitamque otiosam in priuata re agere, dubitauit adhibitis principibus uiris an optemperaret.

Mais il était avant tout peureux et méfiant. Les premiers jours de son principat, quoiqu'il affectât, comme nous l'avons dit, une simplicité de citoyen, il n'osa point assister à des festins sans être entouré de gardes portant des lances, et servi par des soldats, et ne rendit jamais visite à un malade qu'après avoir fait inspecter sa chambre, sonder les coussins et secouer les couvertures. Pendant le reste de son principat, il fit toujours fouiller les gens qui venaient le saluer, et même de très près, sans excepter personne. Ce fut à grand-peine et sur le tard qu'il en exempta les femmes, les enfants revêtus de la prétexte et les jeunes filles, et qu'il cessa de faire enlever aux esclaves ou scribes accompagnant ses visiteurs leurs boîtes de plumes et de poinçons. Comme Camille, fomentant des troubles civils et persuadé qu'on pouvait le terrifier sans même recourir à la guerre, le sommait par une lettre injurieuse, pleine d'insolentes menaces, de quitter l'empire et de se consacrer aux loisirs de la vie privée, il réunit les principaux personnages de l'État pour savoir s'il ne devait point lui obéir.

Suétone, *Claude*, XXXV,
texte établi et traduit par H. Ailloud,
Paris, Les Belles Lettres, 1967

Bien que des messagers espions existassent depuis des temps très anciens (pour ne pas parler des transfuges), ce n'est pas un hasard si les *speculatores* prirent leur importance au moment des guerres civiles, période tourmentée de l'histoire romaine, opposant César et Pompée puis Marc-Antoine et Octave, vu le climat de haute suspicion et de méfiance ambiant. C'est Marc-Antoine qui regroupa ces *speculatores* en une cohorte spéciale qu'Auguste a institutionnalisée en branche, si utile, de l'armée. Chaque légion avait sa propre unité de *speculatores*, qui cumulait les fonctions d'éclaireurs, de messagers et de renseignement. C'est sous l'Empire que les *speculatores* se virent confier diverses activités semi-clandestines ou secrètes, requérant une grande loyauté. Autant que l'empereur, les gouverneurs provinciaux s'en remettaient à leurs bons services pour des missions spécifiques. Un corps spécial émergea ainsi des trois cohortes prétoriennes de l'empereur pour en assurer la garde rapprochée. Comme leurs homologues légionnaires, ils ont dû mener des activités clandestines d'espionnage, d'arrestation, d'emprisonnement et de liquidation. Ils connurent une activité permanente tout au long de l'empire, notamment en cette année chaotique

de 69, année des quatre empereurs, où ils furent fort sollicités. Ils auraient bénéficié de réseaux de communication indépendants pour recueillir et transmettre des renseignements dans tout l'empire. Ils étaient une des chevilles ouvrières du très puissant préfet du prétoire, qui assurait la sécurité personnelle de l'empereur : au risque de les dévoyer à son propre service, pour l'instruire des confidences les plus intimes des cercles du pouvoir. Ils avaient en effet la possibilité de surveiller la correspondance de l'empereur avec les gouverneurs de provinces, sans parler de leurs opérations clandestines. Réformant sa sécurité personnelle, Trajan, méfiant à son tour de ces hommes infiltrés, créa, à leur place, une nouvelle garde, les *equites singulares*. Néanmoins, les *speculatores* légionnaires ne perdirent jamais leur fonction originelle de renseignement sous le bas-empire, en transmettant des informations vitales depuis les frontières. C'est ainsi qu'ils furent les yeux et les oreilles discrètes de Rome pour sa sécurité intérieure et extérieure. Comme de juste, leurs noms sont hors micro et leurs missions exactes passent encore sous nos radars.



HÉROS DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES

16 novembre 2020

Dans notre présent désolant et ressassant, il est bon de garder en vue des modèles beaux, nobles et valeureux afin de franchir les épreuves, et d'avancer dans l'existence. La figure du héros, originalité de la mythologie grecque, tout en intriguant les philosophes, les mythologues, les historiens et les romanciers, passionne tout autant le public en quête d'idéal ou d'absolu. Héros par excellence, Héraclès, demi-dieu et héros-dieu, incarne les caractéristiques lumineuses de l'héroïsme et de cette catégorie considérée comme la meilleure (*Iliade*) parmi les Grecs. Le chœur de la tragédie d'Euripide, *Héraclès*, chante la geste en douze travaux du plus héroïque des héros.

(Χορός)

Αἴλινον μὲν ἐπ' εὐτυχεῖ
μολπᾷ Φοῖβος ἰαχεῖ
τὸν κάλλει φθιτόν, κιθάραν
ἐλαύνων πλήκτρῳ χρυσεῷ·
ἐγὼ δὲ τὸν γᾶς ἐνέρων τ'
ἐς ὄρφναν μολόντα, παῖδ'
εἶτε Διὸς νιν εἶπω,
εἶτ' (Ἀμφιτρύων)ος ἱνιν,
ὕμνησαι στεφάνωμα μόχθων
δι' εὐλογίας θέλω.
Γενναίων δ' ἀρεταὶ πόνων
τοῖς θανοῦσιν ἄγαλμα.
Πρῶτον μὲν Διὸς ἄλσος
ἠρήμωσε λέοντος,
πυρσῶ δ' ἀμφεκαλύφθη
ξανθὸν κρᾶτ' ἐπινωτίσας
δεινῶ χάσματι θηρός.
Τάν τ' ὀρεινόμον ἀγρίων
Κενταύρων ποτὲ γένναν
ἔστρωσεν τόξοις φονίοις,
ἐναίρων πτανοῖς βέλεσιν.
Ἐύνοϊδε Πηνεϊὸς ὁ καλλιδίνας
μακραί τ' ἄρουραι
πεδίων ἄκαρποι
καὶ Πηλιάδες θεράπναι
σύγχορτοί τ' Ὀμόλας ἔναυλοι,
πεύκαισιν ὄθεν χέρας
πληροῦντες χθόνα Θεσσαλῶν
ἰππείαις ἐδάμαζον.
Τάν τε χρυσοκάρανον
δόρκαν ποικιλόνωτον
συλήτειραν ἀγρωστᾶν
κτείνας, θηροφόνον θεᾶν
Οἰνωᾶτιν ἀγάλλει.

(CHŒUR)

Ailinos est un refrain plaintif que Phébus entonne après un chant de victoire, en frappant de son plectre d'or sa cithare harmonieuse ; de même, en l'honneur d'Héraclès disparu dans les ténèbres de la terre et des enfers, qu'on doive l'appeler fils de Zeus ou rejeton d'Amphitryon, je veux tresser une couronne de chants qui célébreront ses travaux. L'éclat de leurs hauts faits est la parure des morts.

D'abord, il délivra le bois sacré de Zeus du lion qui l'infestait ; avec sa fauve dépouille, il enveloppa son dos, et sur sa tête blonde il mit la gueule terrible du monstre.

Puis, c'est la race sauvage des Centaures de la montagne que son arc meurtrier fit tomber et périr sous des flèches ailées. Il en a pour témoins le Pénée aux ondes limpides, avec ses vastes plaines et leurs champs sans culture, les gorges du Pélion et le repaires de la montagne voisine, l'Homolé, d'où les Centaures, tenant des pins à pleine main, partaient pour leurs chevauchées conquérantes à travers la Thessalie.

La biche aux cornes d'or et au dos tacheté, fléau des campagnes, tomba aussi sous ses coups et il en fit hommage à la déesse chasserresse, en son temple d'Énoé.

Τεθρίππων τ' ἐπέβα
 καὶ ψαλίοις ἐδάμασε πώλους
 Διομήδεος, αἷ φονίασι φάτναις ἀγάλιν' ἐθάαζον
 κάθαιμα σῖτα γένυσι, χαρμοναῖσιν ἀνδροβρῶσι
 δυστράπεζοι·
 πέραν δ' ἀργυρορρύτων Ἔβρου
 διεπέρασεν ὄχθων,
 Μυκηναίῳ πονῶν τυράννῳ.
 Ἄν τε Πηλιάδ' ἀκτὰν
 Ἄναύρου παρὰ πηγὰς
 Κύκνον ξεινοδαΐκταν
 τόξοις ὤλεσεν, Ἄμφαναίας
 οἰκῆτορ' ἄμεικτον.
 Ὑμνωδοὺς τε κόρας
 ἦλυθεν ἐσπέριον ἐς αὐλάν, χρυσέων πετάλων
 ἄπο μηλοφόρον χερὶ καρπὸν ἀμέρξων,
 δράκοντα πυρσόνωτον, ὅς <σφ'> ἄπλατον ἀμφελικτὸς
 ἔλικ' ἐφρούρει,
 κτανῶν·

Il monta sur un quadriges et soumit à la bride les cauales de Diomède, qui, libres du mors devant leurs crèches rougies, broyaient sous leurs dents avides des aliments sanglants, horrible festin où elles se délectaient de chairs humaines. Il dut pénétrer au-delà de l'Hèbre aux flots argentés pour accomplir ce travail imposé par le roi de Mycènes.

Sur la plage que domine le Pélion, près du cours de l'Anauros, il tua de ses flèches Cycnos, le meurtrier des voyageurs, le farouche habitant d'Amphanées.

Il arriva jusqu'au jardin où chantent les vierges Hespérides ; là pendaient à des rameaux d'or les pommes que sa main devait cueillir. Un serpent entourait l'arbre des replis de son dos fauve et en défendait l'approche ; il lui donna la mort. C'est alors qu'il descendit dans les profondeurs salées pour assurer aux rames des mortels une mer paisible.

Euripide, *Héraclès*, v. 348-400,
 texte établi et traduit par L. Parmentier et H. Grégoire,
 Paris, Les Belles Lettres, 1976

Initialement roi et guerrier, le héros antique se révèle, outre par sa bravoure, par son face-à-face avec l'altérité, dans lequel sa vie s'intensifie avec l'imminence du danger, voire de la mort. Aux yeux de ses contemporains, c'est une force libératrice (Thésée qui libère Athènes du Minotaure ; Œdipe délivre Thèbes du sphinx ; Bellérophon libère la Lycie de la Chimère ; Persée élimine la Méduse...) Dans la mythologie gréco-romaine, le héros est un dispensateur de bien, le sauveur et le protecteur de la communauté, avec une sphère d'action variable. Au sein des cités antiques, il constitue un élément fédérateur, un lien avec un groupe ou une communauté civique, sur un territoire circonscrit. À ce titre, on lui rend un culte local et le héros a une fonction fondatrice dans la cité coloniale grecque. Leur présence est donc galvanisante. C'est pourquoi l'Antiquité n'hésitait pas à vouer un culte aux héros, analogue des cultes rendus aux dieux. Invoqués à côté des dieux, les héros se voient adresser la seconde libation lors des banquets. Selon W. Burkert, « ce qui fait le héros, c'est une qualité extraordinaire, quelque chose d'imprévisible et d'inquiétant ».

Les grands épisodes d'une histoire plus contemporaine n'ont pas manqué de figures héroïques : soldats, résistants, figures intellectuelles et scientifiques notables. À côté de ces héros qui se signalent, œuvrent, plus discrètement, les héros du quotidien, volontaires, personnes engagées et solidaires, forces de l'ordre, sans oublier les pompiers.

Tout récemment, nous avons été particulièrement touchés par l'histoire de l'un d'entre eux, Timothé (au beau nom grec). Nous voudrions faire de vous, pour ainsi dire, des Héraclès pour libérer son projet plein de sens. Nous vous laissons le découvrir et lui apporter votre soutien : <https://defitim.fr/>.



LA CITÉ AU BANQUET

30 novembre 2020

Ce satané virus qui empoisonne nos corps et nos existences, depuis un an déjà, heurte notre penchant méditerranéen à la convivialité entre proches, amis, voisins, connaissances, au point que le discours sanitaire des autorités dissuade de partager ces moments en commun autour de mets. Au-delà de la simple privation d'un plaisir partagé, cet impératif inouï ne va pas sans frustrer profondément notre modèle identitaire français, mais pas seulement... Car, ce qui est en jeu, ce sont nos valeurs grecques héritées de la *polis* ainsi qu'un insoutenable paradoxe : manger n'est pas seulement un acte alimentaire, c'est une pratique sociale et surtout un acte d'appartenance politique. À travers le repas, le politique s'en prend à rien d'autre qu'à la politique.

Αλλ' ὄρα τὸ τῆς παραινέσεως, εἰ μὴ μόνον ἔχει δεξιῶς πρὸς ἀγορὰν ἀλλὰ καὶ πρὸς συμπόσιον· ὥστε δεῖν μὴ πρότερον ἀναλύειν ἢ κτήσασθαί τινα τῶν συγκατακειμένων καὶ παρόντων εὖνουν ἑαυτῷ καὶ φίλον. εἰς ἀγορὰν μὲν γὰρ ἐμβάλλουσι πραγμάτων εἴνεκεν καὶ χρεῶν ἐτέρων, εἰς δὲ συμπόσιον οἷ γε νοῦν ἔχοντες ἀφικνοῦνται κτησόμενοι φίλους οὐχ ἥττον ἢ τοὺς ὄντας εὐφρανοῦντες. διότι τῶν μὲν ἄλλων ζητεῖν ἐκφορὰν ἀνελεύθερον ἂν εἴη καὶ φορτικόν, τὸ δὲ φίλων πλέον ἔχοντας ἀπιέναι καὶ ἡδὺ καὶ σεμνόν ἐστίν. καὶ τοῦναντίον ὁ τούτου παραμελῶν ἄχαριν αὐτῷ καὶ ἀτελεῖ τὴν συνουσίαν ποιεῖ καὶ ἄπεισι τῇ γαστρὶ σύνδειπνος οὐ τῇ ψυχῇ γεγονώς· ὁ γὰρ σύνδειπνος οὐκ ὄψου καὶ οἴνου καὶ τραγημάτων μόνον, ἀλλὰ καὶ λόγων κοινωνὸς ἦκει καὶ παιδιᾶς καὶ φιλοφροσύνης εἰς εὖνοιαν τελευτώσης.

Cependant, pour ce qui est de la recommandation de Polybe, vois si elle ne vaut pas aussi bien pour les banquets que pour la place publique ; et si l'on ne peut pas dire de la même façon qu'il ne faut pas sortir de table avant d'avoir acquis la sympathie et l'amitié de l'un des convives présents. Car on se rend au forum pour s'occuper de ses affaires ou pour d'autres obligations, mais on vient aux banquets, quand on a du jugement, pour se faire de nouveaux amis tout autant que pour réjouir les anciens : ce serait vil et grossier de chercher à emporter quelque autre chose, mais il est aussi méritoire qu'agréable de s'en aller en ayant davantage d'amis. Celui qui, au contraire, néglige ce soin se prive de charme et du fruit de la réunion et s'en va comme un convive qui ne le fut que par le ventre et non par le cœur ; le convive, en effet, ne vient pas seulement partager les plats, le vins, les desserts, mais aussi la conversation, les divertissements, et cette atmosphère de prévenance qui s'achève en sympathie.

Plutarque, *Propos de table*, IV, 660 a-b, dans *Œuvres morales, Propos de table*,
texte établi et traduit par F. Fuhrmann, F. Frazier et J. Sirinelli,
Paris, Les Belles Lettres, 1972-1996

S'alimenter est un fait social total. Les rites alimentaires sont toujours codifiés et significatifs sur un plan social. Il n'y a pas de mangeur isolé, puisque, dans de nombreuses sociétés, la production et la consommation de nourriture constituent la principale occupation quotidienne, d'où découlent les autres activités sociales (les croyances, les mythes, les rites et les relations politiques). Appartenir à une société suppose le partage de mêmes valeurs, normes, rites et aliments. Ainsi, la participation commune à un repas est un fait éminemment culturel. Dès la Grèce archaïque, manger ensemble cimenter la normalisation des échanges, les liens de réciprocité, les principes d'alliances et d'entraide entre pairs, *hetairoi*. Dans ce cadre, l'amitié, si haut placée par les Anciens, est primordiale car elle investit tous les champs publics comme privés. Le véritable ami est celui avec qui l'on partage. Et comme dit Plutarque, la table « fait les amis », car c'est une occasion où tout est mis en commun (vin, chants, discours...), à telle point que la solidarité des commensaux est un *topos* récurrent de la littérature grecque. Le repas crée un cercle de convivialité socialement uniforme. Il n'est pas inutile de rappeler que, en Grèce, le banquet a été public autant que privé, et qu'il était marqueur de citoyenneté (à Sparte également, l'institutionnalisation du repas quotidien collectif incluait et

excluait). À ce titre, le banquet sacrificiel (dès lors qu'il n'était pas un holocauste) distribue aux assistants une part de la viande rôtie, avec une valeur religieuse qui scelle une union de la communauté vis-à-vis de ses dieux et avec une valeur institutionnelle car, selon les constitutions idéales de Platon et d'Aristote qui accordent une grande importance aux banquets et à la commensalité, une définition de la vie politique ne saurait se passer d'une réflexion sur les repas pris ensemble. C'est donc aussi cette racine culturelle profonde qu'empoisonne l'actuelle COVID.



SAINTES AMAZONES, AMAZON SANS SEIN

16 décembre 2020

L'actualité commerciale et économique soulève un problème endémique qui perturbe et endommage les économies traditionnelles, le modèle du puissant conquérant en ligne, Amazon. Pourquoi Jeff Bezos a-t-il délibérément choisi un nom si évocateur ?...provocateur ? Si officiellement, le nom de cette société internationale tient au plus grand fleuve du monde, l'Amazone (avec un sourire tentateur qui relie universellement, non pas l'alpha et l'oméga, mais le a au z !), un helléniste peut-il ne pas avancer une référence sous-jacente, voire inconsciente, au peuple mythique des Amazones, fascinant, inversant, subversif, transgressif ? Laissons chanter Apollonios de Rhodes.

ἤματι δ' αὐτῷ
γνάμψαν Ἀμαζονίδων ἕκαθεν λιμενήοχον ἄκρην.
Ἐνθα ποτὲ προμολοῦσαν Ἀρητιάδα Μελανίππην
ἦρωσ Ἡρακλέης ἐλοχῆσατο, καὶ οἱ ἄποινα
Ἴππολύτη ζωστῆρα παναίολον ἐγγυάλιξεν
ἀμφὶ κασιγνήτης· ὁ δ' ἀπήμονα πέμψεν ὀπίσσω.
Τῆς οἴγ' ἐν κόλπῳ, προχοαῖς ἐπι Θερμῳδοντος,
κέλσαν, ἐπεὶ καὶ πόντος ὀρίνετο νισσομένοισιν.
Τῷ δ' οὔτις ποταμῶν ἐναλίγκιος, οὐδὲ ρέεθρα
τόσσ' ἐπὶ γαῖαν ἴησι παρέξ ἔθεν ἄνδιχα βάλλων.
Τετράκις εἰς ἑκατὸν δεύοιτό κεν, εἴ τις ἕκαστα
πεμπάζοι· μία δ' οἴη ἐτήτυμος ἔπλετο πηγῇ.
Ἡ μὲν τ' ἐξ ὀρέων κατανίσσεται ἠπειρόνδε
ὕψηλῶν, ἃ τέ φασιν Ἀμαζόνια κλείεσθαι.
Ἐνθεν δ' αἰπυτέρην ἐπικίδναται ἔνδοθι γαῖαν
ἀντικρῦ· τῷ καὶ οἱ ἐπίστροφοὶ εἰσι κέλευθοι·
αἰεὶ δ' ἄλλυδις ἄλλη, ὅπη κύρσειε μάλιστα
ἠπειροῦ χθαμαλῆς, εἰλίσσεται· ἡ μὲν ἄπωθεν,
ἡ δὲ πέλας· πολέες δὲ πόροι νώνυμοι ἔασιν,
ὅπη ὑπεξαφύονται· ὁ δ' ἀμφοδὸν ἄμμιγα παύροις
Πόντον ἐς Ἄξεινον κυρτὴν ὑπερεύγεται ἄκρην.
Καὶ νῦ κε δηθύνοντες Ἀμαζονίδεσσιν ἔμιξαν
ὕσμινην, καὶ δ' οὐ κεν ἀναιμωτὶ γ' ἐρίδηναν —
οὐ γὰρ Ἀμαζονίδες μάλ' ἐπήτιδες, οὐδὲ θέμιστας
τίουσαι πεδίον Δοιάντιον ἀμφενέμοντο·
ἀλλ' ὕβρις στονόεσσα καὶ Ἄρεος ἔργα μεμήλει·
δὴ γὰρ καὶ γενεὴν ἔσαν Ἄρεος Ἀρμονίης τε
νύμφης, ἥ τ' Ἄρηι φιλοπτολέμους τέκε κούρας,
ἄλσεος Ἀκμονίοιο κατὰ πτύχας εὐνηθεῖσα —
εἰ μὴ ἄρ' ἐκ Διόθεν πνοιαὶ πάλιν Ἀργέσταιο
ἦλυθον·

Ce même jour, ils doublèrent de loin le cap des Amazones qui avoisine un bon port. C'est là que s'était avancée jadis la fille d'Arès, Mélanippé, quand le héros Héraclès la prit dans une embuscade ; pour rançon de sa sœur, Hippolyté lui remit son ceinturon ciselé et il la renvoya sans lui faire de mal. Dans le golfe du cap, près des bouches du Thermodon, ils abordèrent, car la mer se démontait sur leur passage. Aucun fleuve ne ressemble à celui-ci ni ne répand sur la terre autant de bras qui se détachent de lui en toutes directions. Il ne s'en faudrait que de quatre pour faire cent, à les compter exactement. Ils ont en vérité une seule et même source qui descend vers la plaine de hautes montagnes appelées, dit-on, monts Amazoniens. Mais ensuite le fleuve se divise en pénétrant dans les hautes terres qui lui barrent le passage. C'est pourquoi ses bras partent en toutes directions : sans cesse, chacun de son côté, au hasard des dépressions qu'ils rencontrent, ils serpentent, les uns au loin les autres près du cours principal. Beaucoup d'entre eux vont se jeter à la mer on ne sait où, sans nom ; mais le Thermodon, lui, mêlé à quelques autres bras, décharge bien visiblement ses eaux grondantes dans le Pont-Axin, sous la courbure du cap. S'ils s'étaient attardés, les héros auraient dû livrer combat aux Amazones et la bataille n'aurait pas manqué d'être sanglante ; en effet elles n'étaient guère accueillantes ni respectueuses des lois, les Amazones qui habitaient la plaine de Doias ; elles n'aimaient que funeste démesure et travaux d'Arès, car elles étaient de la race d'Arès et d'Harmonia, cette Nymphe qui avait enfanté à Arès des filles belliqueuses, après s'être unie à lui dans les profondeurs du bois d'Acmon.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 964-993,
texte établi et traduit par F. Vian et É. Delage,
Paris, Les Belles Lettres, 1976

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ces Amazones, flottant dans l'histoire et l'espace, ont suscité abondamment l'imaginaire textuel et artistique du monde gréco-romain. Les représentations d'Amazones ou d'amazonaumachies, où elles s'affichent (jusque sur le bouclier de l'Athéna Parthenos !) pullulent en littérature, en sculpture et dans les arts figurés.

Femmes chasseresses et guerrières ; filles d'un dieu sans nuances, Arès, adepte de la guerre sans règles ; sans pitié avec les hommes, *antianeirai* ; cruelles ; peuple figé et voué à l'extinction ; ennemies de la civilisation. Pour un Grec, il s'agit de vaincre autant l'animalité féminine de l'Amazone que la sauvagerie, du reste, des Barbares. Les plus grands héros grecs ou des demi-dieux sont appelés à les affronter et à les terrasser : Achille tuant la reine Penthesilée, Hercule et son neuvième travail, Thésée emprisonnant Hippolyté. Elles furent un contre-modèle si parfaitement formaté, à la fois fascinant et détesté, des « enfants d'Athéna » que les historiens ont douté de la réalité de leur existence, les plaçant plutôt au rang de croyance prégnante ou traumatisante, dans l'idéologie masculine des Hellènes. Cependant, des travaux archéologiques récents menés dans les steppes de l'Asie centrale ont mis à jour des tombes de squelettes féminins présentant des blessures de guerre, enterrés avec leurs armes. Entre l'Amazon, masculin, et l'Amazone, au féminin, le premier ne serait-il pas le rejeton paradoxal de la seconde ?



LE TRICOT FAIT DE LA RÉSISTANCE

04 janvier 2021

Les deux derniers confinements (encore eux !) ont ravivé le goût pour des activités typiquement domestiques, cuisine, jardinage et l'indémoudable tricot de nos grands-mères. Il connaît une nouvelle vigueur, même chez les *Business women*. Cette activité domestique nous renvoie aux femmes grecques, confinées dans leur gynécée, et à la plus fameuse d'entre elles, célèbre pour son tissage, Pénélope. Tout le monde a en tête cette femme mariée à un Ulysse disparu et cernée par des chefs de clans, les fameux prétendants.

(ANT.)

"Τηλέμαχ' ὑπαγόρη, μένος ἄσχετε, ποῖον ἔειπες
ἡμέας αἰσχύνων· ἐθέλοις δέ κε μῶμον ἀνάβαι.
Σοὶ δ' οὐ τι μνηστῆρες Ἀχαιῶν αἴτιοί εἰσιν,
ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἣ τοι πέρι κέρδεα οἶδεν.
Ἦδη γὰρ τρίτον ἐστὶν ἔτος, τάχα δ' εἴσι τέταρτον,
ἐξ οὗ ἀτέμβει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Πάντας μὲν ῥ' ἔλπει καὶ ὑπίσχεται ἀνδρὶ ἐκάστῳ
ἀγγελίας προῖεῖσα, νόος δέ οἱ ἄλλα μενοινᾷ.
Ἡ δὲ δόλον τόνδ' ἄλλον ἐνὶ φρεσὶ μερμήριξε·
στησαμένη μέγαν ἱστὸν ἐνὶ μεγάροισιν ὕφαινε,
λεπτὸν καὶ περίμετρον· ἄφαρ δ' ἡμῖν μετέειπε·
"Ἰκοῦροι ἐμοὶ μνηστῆρες, ἐπεὶ θάνε δῖος Ὀδυσσεύς,
μίμνεν' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον, εἰς ὃ κε φᾶρος
ἐκτελέσω, μή μοι μεταμῶνια νήματ' ὄληται,
Λαέρτη ἥρωι ταφήιον, εἰς ὅτε κέν μιν
μοῖρ' ὀλοῇ καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο,
μή τίς μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιϊάδων νεμεσήσῃ.
Αἶ κεν ἄτερ σπείρου κεῖται πολλὰ κτεατίσασ'·
"Ὡς ἔφαθ', ἡμῖν δ' αὐτ' ἐπεπιθέτο θυμὸς ἀγήνωρ.
Ἐνθα καὶ ἡματιή μὲν ὑφαίνεσκεν μέγαν ἱστὸν,
νύκτας δ' ἀλλύεσκεν, ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο.
Ὡς τρίετες μὲν ἔληθε δόλω καὶ ἐπειθεν Ἀχαιοῦς·
ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὦραι,
καὶ τότε δὴ τις ἔειπε γυναικῶν, ἣ σάφα ἦδη,
καὶ τὴν γ' ἀλλύουσιν ἐφεύρομεν ἀγλαὸν ἱστὸν.
Ὡς τὸ μὲν ἐξετέλεσσε καὶ οὐκ ἐθέλουσ' ὑπ' ἀνάγκης·

(ANTINOOS)

Quel discours, Télémaque ! ah ! prêcheur d'agora à la tête emportée !...tu viens nous insulter !...tu veux nous attacher un infâme renom !...la cause de tes maux, est-ce les prétendants ?...Voilà déjà trois ans, en voici bientôt quatre, qu'elle va, se jouant du cœur des Achéens, donnant à tous l'espoir, envoyant à chacun promesses et messages, quand elle a dans l'esprit de tous autres projets ! Tu sais l'une des ruses qu'avait ourdies son cœur. Elle avait au manoir dressé son grand métier et, feignant d'y tisser un immense linon, nous disait au passage : « Mes jeunes prétendants, je sais bien qu'il n'est plus, cet Ulysse divin ! mais, malgré vos désirs d'hâter cet hymen, permettez que j'achève : tout ce fil resterait inutile et perdu. C'est pour ensevelir notre seigneur Laërte : quand la Parque de mort viendra tout de son long le coucher au trépas, quel serait contre moi le cri des Achéennes, si cet homme opulent gisait là sans suaire ! » Elle disait et nous, à son gré, faisons taire la fougue de nos cœurs. Sur cette immense toile, elle passait les jours. La nuit, elle venait aux torches la défaire. Trois années, son secret dupa les Achéens. Quand vint la quatrième, à ce printemps dernier, nous fûmes avertis par l'une de ses femmes, l'une de ses complices. Alors on la surprit juste en train d'effiler la toile sous l'apprêt et si, bon gré, mal gré, elle dut en finir, c'est que nous l'y forçâmes.

Homère, *Odyssée*, II, v. 85-110,
texte établi et traduit par V. Bérard,
Paris, Les Belles Lettres, 1999

Bien que le *pharos* en question soit, selon Homère, destiné à ensevelir Laërte, son beau-père, le jour où celui-ci mourra (cette explication vise certainement à dédouaner la reine de tout soupçon de désir de remariage), celle-ci feint en tissant de préparer ses propres noces, alors qu'en défaisant le tissu elle les diffère. Conséquence du tissage, Pénélope donne l'impression de redevenir une *numphè*, alors que, dans le symbolisme conjugal du tissage, ce qui est uni (le *stémon* et la *crocè*) est défait dans l'obscurité de la nuit qui est le temps propre à l'union sexuelle, la *symplokè*, qui n'aura donc pas lieu. La ruse du tissu connaîtra une résurgence inédite pendant la première guerre mondiale, grâce à l'ingéniosité de l'espionne française Louise de Bettignies, qui a mis en place un réseau, le réseau Alice, qui

comptait une centaine de tricoteuses informatrices, chargées de consigner, sur leur tricot (dans l'esprit des *quipus* incas) les allées et venues des troupes allemandes, sans éveiller les soupçons. La maille endroit se présente comme un V, tandis que la maille envers comme un trait d'union, ce qui correspond aux traits courts et longs du morse. Une erreur de mailles n'était pas sans conséquences... Ces activités de laine présentent aussi certains dangers insoupçonnés, en étant passé de l'espace privé à l'espace public : les femmes, à partir de la Révolution française (elles en ont été les grandes perdantes !), ont revendiqué leur présence par leur jeu d'aiguilles exécuté en public. C'est ainsi que le 7 juillet 1794, au Tribunal révolutionnaire de Paris, comparaît Germaine Queutier, femme Charbonnier, à qui on demande s'il est vrai qu'elle a dit en présence de plusieurs citoyens qu'il fallait un « roi ». Elle répond « qu'elle n'a pas parlé de *roi*, tel qu'était Capet ou tout autre, mais d'un *rouet* »... Au prix d'une prononciation fluctuante (roi se prononçait aussi [rouè]), elle perdit le fil de la vie !



À QUI LA COURONNE ?

20 janvier 2021

La bombance des fêtes de fin d'année se poursuit, au grand dam des régimes, avec la traditionnelle galette frangipanée qui finit d'achever les estomacs. Ce moment saturnial crée une tête couronnée du moment (et même deux !), parfois au prix d'un délicat jeu de diplomatie de la table. D'où vient cette féerie des mages orientaux, que l'on fait approcher de la crèche et qui finissent dans nos assiettes ? Pourtant, le point de départ n'est qu'une simple et unique mention dans l'*Évangile de Mathieu*.

Τοῦ δὲ Ἰησοῦ γεννηθέντος ἐν Βηθλέεμ τῆς Ἰουδαίας ἐν ἡμέραις Ἡρώδου τοῦ βασιλέως, ἰδοὺ μάγοι ἀπὸ ἀνατολῶν παρεγένοντο εἰς Ἱεροσόλυμα λέγοντες· Ποῦ ἐστὶν ὁ τεχθεὶς βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων; εἶδομεν γὰρ αὐτοῦ τὸν ἀστέρα ἐν τῇ ἀνατολῇ, καὶ ἤλθομεν προσκυνῆσαι αὐτῷ. Ἀκούσας δὲ ὁ βασιλεὺς Ἡρώδης ἐταράχθη, καὶ πᾶσα Ἱεροσόλυμα μετ' αὐτοῦ, καὶ συναγαγὼν πάντας τοὺς ἀρχιερεῖς καὶ γραμματεῖς τοῦ λαοῦ ἐπυνθάνετο παρ' αὐτῶν ποῦ ὁ Χριστὸς γεννᾶται. οἱ δὲ εἶπον αὐτῷ· Ἐν Βηθλεὲμ τῆς Ἰουδαίας· οὕτως γὰρ γέγραπται διὰ τοῦ προφήτου· Καὶ σὺ Βηθλεὲμ, γῆ Ἰούδα, οὐδαμῶς ἐλαχίστη εἶ ἐν τοῖς ἡγεμόσιν Ἰούδα· ἐκ σοῦ γὰρ ἐξελεύσεται ἡγούμενος, ὅστις ποιμανεῖ τὸν λαόν μου τὸν Ἰσραὴλ. Τότε Ἡρώδης λάθρα καλέσας τοὺς μάγους ἠκρίβωσεν παρ' αὐτῶν τὸν χρόνον τοῦ φαινομένου ἀστέρος, καὶ πέμψας αὐτοὺς εἰς Βηθλεὲμ εἶπεν· Πορευθέντες ἀκριβῶς ἐξετάσατε περὶ τοῦ παιδίου· ἐπὶ ἀνδρῶν δὲ εὔρητε, ἀπαγγείλατέ μοι, ὅπως κἀγὼ ἐλθὼν προσκυνήσω αὐτῷ. οἱ δὲ ἀκούσαντες τοῦ βασιλέως ἐπορεύθησαν· καὶ ἰδοὺ ὁ ἀστὴρ ὃν εἶδον ἐν τῇ ἀνατολῇ προῆγεν αὐτούς, ἕως ἐλθὼν ἔστη ἐπάνω οὗ ἦν τὸ παιδίον. ἰδόντες δὲ τὸν ἀστέρα ἐχάρησαν χαρὰν μεγάλην σφόδρα. καὶ ἐλθόντες εἰς τὴν οἰκίαν εἶδον τὸ παιδίον μετὰ Μαρίας τῆς μητρὸς αὐτοῦ, καὶ πεσόντες προσεκύνησαν αὐτῷ, καὶ ἀνοίξαντες τοὺς θησαυροὺς αὐτῶν προσήνεγκαν αὐτῷ δῶρα, χρυσὸν καὶ λίβανον καὶ σμύρναν. καὶ χρηματισθέντες κατ' ὄναρ, μὴ ἀνακάμψαι πρὸς Ἡρώδη, δι' ἄλλης ὁδοῦ ἀνεχώρησαν εἰς τὴν χώραν αὐτῶν.

Jésus étant né à Bethléem de Judée, au temps du roi Hérode, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent : « où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son astre à l'Orient et nous sommes venus lui rendre hommage. » À cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui. Il assembla tous les grands prêtres et les scribes du peuple, et s'enquit auprès d'eux du lieu où le Messie devait naître. « À Bethléem de Judée, lui dirent-ils, car c'est ce qui est écrit par le prophète : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas le plus petit des chefs-lieux de Juda : car c'est de toi que sortira le chef qui fera paître Israël, mon peuple.* » Alors Hérode fit appeler secrètement les mages, se fit préciser par eux l'époque à laquelle l'astre apparaissait, et les envoya à Bethléem en disant : « allez-vous renseigner avec précision sur l'enfant ; et, quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que, moi aussi, j'aie lui rendre hommage. » Sur ces paroles du roi, ils se mirent en route ; et voici que l'astre, qu'ils avaient vu à l'Orient, avançait devant eux jusqu'à ce qu'il vînt s'arrêter au-dessus de l'endroit où était l'enfant. À la vue de l'astre, ils éprouvèrent une très grande joie. Entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage ; ouvrant leurs coffrets, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, divinement avertis en songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin.

Mathieu, 2, 1-12,

Traduction œcuménique de la Bible,
Société biblique française, Paris, 2004

Fixée au 6 janvier, la célébration de cette fête de l'*epiphaneia* (de *phanein*, « apparaître ») manifeste au monde le Fils du Dieu chrétien. Saint Augustin écrit que « le Rédempteur de tous les peuples, en se manifestant aujourd'hui, a fait de ce jour une fête solennelle pour toutes les nations de la Terre ». L'Épiphanie avait la même motivation en Orient que Noël en Occident : combattre en s'y substituant les manifestations païennes du solstice d'hiver. Grâce à un texte de l'historien Ammien-Marcellin, cette fête est mentionnée pour la première fois en 361, étonnamment, sous

l'empereur Julien dit l'Apostat. Le sens de cette fête varie néanmoins selon les confessions : tandis que l'Église d'Orient célébrait, à l'origine, à la fois la naissance et le baptême du Christ et que la liturgie byzantine évoquait simultanément la Naissance, les anges, l'étoile, les Mages etc., l'Occident, en adoptant la fête de Noël au IV^e s., distinguait les deux fêtes et transféra sur l'Épiphanie l'adoration des Mages.

Si Mathieu est le seul à évoquer laconiquement leur visite (ils sont riches et viennent d'Orient), c'est l'un des Pères de l'Église, Origène (au III^e s.), qui suppose qu'ils étaient trois portant chacun un présent (or, encens, myrrhe), comme les trois âges de la vie, représentant les trois continents connus à l'époque (Europe, Afrique, Asie). Quant à leurs noms, Melchior, Gaspard et Balthazar, ils apparaissent pour la première fois dans un Évangile apocryphe. Il faut attendre le XIII^e s. et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine pour leur description, qui se répandra dans l'iconographie occidentale. Mais le prototype des Rois Mages remonterait bien plus haut que l'Évangile de Mathieu, selon l'égyptologue C. Desroches Noblecourt : la façade du temple d'Abou-Simbel met en effet en scène la représentation de Ramsès-Horakhty (« Horus de l'horizon ») portant le disque solaire et une frise montrant des personnages arrivant de l'étranger, presque des pèlerins, libres et dignes, pacifiques et respectueux, tournés vers le grand sanctuaire pour la célébration du mystère dont ils ont été avertis, avec une table d'offrandes placée devant chacun d'eux. Ce serait une préfiguration unique et lointaine de nos Rois Mages, guidés par l'étoile miraculeuse Sothis.

Pour revenir à des considérations plus sucrées, notre fameuse galette ou brioche (moins riche), est une tradition française datant du XIV^e s.



À NOS AMIS LIBRAIRES !

29 janvier 2021

Les confinements (encore eux, toujours eux, et bientôt encore eux) ont inauguré la retentissante et inquiétante fermeture des lieux de la culture, bibliothèques, médiathèques et librairies. Pour ces espaces de culture déjà menacés et affaiblis par le commerce en ligne (voir notre chronique du 16 décembre dernier), cet oukaze manquait donner le coup de grâce à l'une des richesses de notre pays. Pourtant, succès colossal des prix littéraires et forte dilection de nos compatriotes au lire... Le phénomène du livre en Occident et l'engouement pour la lecture remontent, comme de juste, telle une voie, à l'Antiquité gréco-romaine. Quel lecteur n'a pas, chez soi, un mur encombré de livres, ces colocataires immobiles ?

Studiorum quoque, quae liberalissima impensa est, tamdiu rationem habet quamdiu modum. Quo innumerabiles libros et bibliothecas, quarum dominus uix tota uita indices perlegit ? Onerat discentem turba, non instruit, multoque satius est paucis te auctoribus tradere quam errare per multos. Quadringenta milia librorum Alexandriae arserunt. Pulcherrimum regiae opulentiae monumentum alius laudauerit, sicut et Liuius, qui elegantiae regum curaque egregium id opus ait fuisse. Non fuit elegantia illud aut cura, sed studiosa luxuria, immo ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum comparauerant, sicut plerisque ignaris etiam puerilium litterarum libri non studiorum instrumenta, sed cenationum ornamenta sunt. Paretur itaque librorum quantum satis sit, nihil in apparatus. - Honestius, inquis, huc se impensae quam in Corinthia pictasque tabulas effuderint-. Vitiosum est ubique quod nimium est. Quid habes cur ignoscas homini armaria e citro atque ebore captanti, corpora conquirenti aut ignotorum auctorum aut improbatorum et inter tot milia librorum oscitanti, cui uoluminum suorum frontes maxime placent titulique ? Apud desidiosissimos ergo uidebis quicquid orationum historiarumque est, tecto tenus exstructa loculamenta : iam enim, inter balnearia et thermas, bibliotheca quoque ut necessarium domus ornamentum expolitur. Ignoscerem plane, si studiorum nimia cupidine erraretur ; nunc ista conquisita, cum imaginibus suis discripta, sacrorum opera ingeniorum in speciem et cultum parietum comparantur.

Les dépenses d'ordre littéraire, les plus relevées qu'on puisse faire, ne sont elles-mêmes raisonnables qu'autant qu'elles sont mesurées. À quoi bon d'innombrables livres et des bibliothèques dont le propriétaire trouve à peine moyen dans sa vie de lire les étiquettes ? Une profusion de lectures encombre l'esprit, mais ne le meuble pas, et mieux vaut de beaucoup s'attacher à un petit nombre d'auteurs que de vagabonder partout. Quarante mille volumes furent brûlés à Alexandrie. Que d'autres vantent ce splendide munificence royale, comme Tite-Live, qui l'appelle le chef-d'œuvre du goût et de la sollicitude des rois. Je ne vois là ni goût ni sollicitude, mais une orgie de littérature ; et quand je dis de littérature, j'ai tort, le souci des lettres n'y entrainait pour rien : ces belles collections n'étaient constituées que pour la montre. Que de gens dépourvus de la plus élémentaire culture ont ainsi des livres qui ne sont aucunement des instruments d'étude, mais qui ornent leur salle à manger ! Achetons les livres dont nous avons besoin, n'en achetons pas pour la parade. Il est plus moral, me dis-tu, de faire passer son argent là que de le gaspiller en vases de Corinthe et en tableaux. Il y a vice dès qu'il y a excès. Pourquoi cette indulgence pour un homme qui fait la chasse aux casiers de citre et d'ivoire, achète les œuvres complètes d'auteurs inconnus ou médiocres pour bâiller au milieu de tant de milliers de volumes, et ne goûte guère de ses livres que les tranches et les titres ? Voilà comment vous verrez chez les plus insignes paresseux toute la collection des orateurs et des historiens et des rayons échafaudés jusqu'au plafond : car aujourd'hui, à côté des bains et des thermes, la bibliothèque est devenue l'ornement obligé de toute maison qui se respecte. J'excuserais parfaitement cette manie, si elle venait d'un excès d'amour pour le travail ; mais ces œuvres sacrées des plus rares génies de l'humanité, avec les statues de leurs auteurs qui en marquent le classement, on les acquiert pour les faire voir et pour en décorer les murs.

Sénèque, *De Tranquillitate animi*, IX, 4,
texte établi et traduit par R. Waltz,
Paris, Les Belles Lettres, 1970

Dans le monde grec, les bibliothèques, instrument de pouvoir et de prestige, dès l'époque archaïque (Pisistrate aurait créé la première bibliothèque publique d'Athènes) se sont surtout développées sous les dynasties hellénistiques : la prestigieuse bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée 1er, vers 290 av. notre ère, sert, forte de ses 700000 volumes, de centre culturel à l'ensemble du monde antique (allez visiter la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie, inaugurée en 2002, visant 8 millions d'ouvrages à terme) ; celle qui était annexée au sanctuaire d'Athéna Niképhoros, sur l'acropole de Pergame (Marc-Antoine en confisquera 200000 volumes en 47 av. notre ère pour en faire don à Cléopâtre pour reconstituer sa bibliothèque).

À l'imitation d'Alexandrie, César envisage la première bibliothèque publique à Rome (partagée en deux sections, grecque et latine) réalisée par l'érudite Varron. Auparavant, les lecteurs romains n'avaient à leur disposition que des collections (parfois bien fournies) privées, telle celle de Lucullus à Tusculum, Cicéron, Atticus. Mais il faut attendre 39 av. notre ère pour qu'une véritable bibliothèque publique soit édifiée grâce au riche Asinius Pollion dans l'*Atrium libertatis*, le long du forum de César. Auguste adjoint au temple d'Apollon Palatin deux bibliothèques longées par un portique, puis ce fut la sœur d'Auguste, Octavie, qui enrichit Rome d'une autre bibliothèque, avant Tibère, puis Vespasien et enfin Trajan, qui confie au grand architecte Apollodore de Damas, les deux bâtiments de la *bibliotheca ulpia*, qui encadrent la fameuse colonne trajane, véritable *uolumen* déroulé dans la pierre. C'est ainsi qu'au IIe s. de notre ère, dans la capitale romaine, on dénombre 7 bibliothèques publiques et près de 30, deux siècles plus tard. De riches particuliers, tel Pline le Jeune, dote également leur ville natale de coûteuses bibliothèques.

Généralement, elles sont jumelées avec le temple d'un dieu, d'un empereur divinisé ou avec des thermes, et leur architecture s'inspire des édifices hellénistiques (portiques, promenades, œuvres d'art...parfaites contre la COVID !). Leur capacité allait de 10000 à 30000 livres. Sans spécialisation particulière, elles contiennent des œuvres littéraires, documents publics, religieux, anciens ou contemporains. Interdire l'accès à une bibliothèque pour une œuvre, c'était la condamner à une lente mort. Pour rectifier une idée reçue, le papyrus était un support commode, bon marché et qui permettait une graphie aisée. Les invasions barbares et le remplacement du papyrus (faute d'approvisionnement) par le ruineux, laborieux et peu écologique parchemin, furent une véritable régression. Et si vous ne voulez pas à nouveau « murer les bibliothèques comme les tombeaux » (Ammien Marcellin, XIV), rendez-vous dans vos librairies, et notamment celle du 95, Bld Raspail Paris 6e ou sur le site www.lesbelleslettres.com.



Ô TEMPS, POUR NOUS !

24 février 2021

Les circonstances actuelles, depuis un an, ont bouleversé et réveillé notre rapport au temps qui, jusque-là, était oblitéré par la mécanique habituelle de notre modernité, malgré quelques résurgences lors des anniversaires, du nouvel an ou des décès. Le politique nous impose des contraintes temporelles qui ravivent notre perception du temps : temps dilaté et infini lors des confinements, reprise d'un temps déconfiné, temps réduit des couvre-feux, heures de pointe dans les transports, horaires décalés, temps du travail et temps domestique mêlés... À la fin de sa vie, Sénèque, dans son entreprise de conversion philosophique du chevalier Lucilius, épicurien de Campanie, à l'occasion de ses lettres de maturité, attaque d'emblée cette question du temps que nous possédons et qui nous possède.

Seneca Lucilio suo salutem

Ita fac, mi Lucili, vindica te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferebatur aut subripiiebatur aut excidebat, collige et serua. Persuade tibi hoc sic esse ut scribo : quaedam tempora eripiuntur nobis, quaedam subducuntur, quaedam effluunt. Turpissima tamen est iactura, quae per negligentiam fit. Et, si uolueris attendere, magna pars uitae elabatur male agentibus, magna nihil agentibus, tota uita aliud agentibus. Quem mihi dabis, qui aliquod pretium tempori ponat, qui diem aestimet, qui intellegat se cotidie mori ? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus : magna pars eius iam praeterit. Quicquid aetatis retro est, mors tenet. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis, omnes horas complectere. Sic fiet ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum inieceris. Dum differtur, uita transcurrit. Omnia, Lucili, aliena sunt, tempus tantum nostrum est : in huius rei unius fugacis ac lubricae possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque uult. Et tanta stultitia mortalium est ut, quae minima et uilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi cum impetrauere, patiantur, nemo se iudicet quicquam debere, qui tempus accepit, cum interim hoc unum est, quod ne gratus quidem potest reddere.

Sénèque salue son cher Lucilius

Fais ainsi, mon cher Lucilius : revendique tes droits sur toi-même, et le temps qui, jusqu'à présent, t'était enlevé, soutiré, ou qui t'échappait, ressaisis-le et ménage-le. Sois convaincu qu'il en va comme je l'écris : il est des instants qu'on nous arrache, il en est qu'on nous escamote, il en est qui nous filent entre les doigts. La plus blâmable toutefois est la perte par négligence. Aussi, si tu veux bien y prêter attention, la plus grande partie de la vie se passe à mal faire, la totalité à faire autre chose que ce qu'on devrait. Quel homme me citeras-tu qui accorde du prix au temps, qui connaisse la valeur d'une journée, qui comprenne que chaque jour, il meurt ? Notre erreur en effet consiste à ne voir la mort que devant nous : or, elle a, en grande partie déjà, passé. Tout ce que nous laissons derrière nous de notre existence, la mort l'a en sa possession. Fais donc, mon cher Lucilius, ce que tu m'écris que tu fais : saisis-toi de toutes les heures. De la sorte, tu dépendras moins du lendemain, si sur le jour présent tu as eu mainmise. La vie passe en courant pendant qu'on la remet à plus tard. Rien, Lucilius, n'est à nous ; seul le temps est nôtre. De cet unique bien, fugitif et glissant, la nature nous a départi la possession : nous en chasse qui veut. Et telle est l'inconséquence des hommes, que les moindres objets sans valeur, remplaçables en tout cas, ils acceptent, quand on leur a donné, d'en être redevables, mais que nul ne s'estime débiteur de quoi que ce soit pour le temps qu'il a reçu, alors même que c'est le seul bien que pas même le plus reconnaissant des hommes ne peut rendre.

Interrogabis fortasse quid ego faciam, qui tibi ista praecipio. Fatebor ingenue : quod apud luxuriosum sed diligentem euenit, ratio mihi constat impensae. Non possum dicere nihil perdere, sed quid perdam et quare et quemadmodum, dicam ; causas paupertatis meae reddam. Sed euenit mihi, quod plerisque non suo uitio ad inopiam redactis : omnes ignoscunt, nemo succurrit. Quid ergo est? non puto pauperem, cui quantulumcumque superest, sat est : tu tamen malo serues tua, et bono tempore incipies. Nam ut uisum est maioribus nostris, sera parsimonia in fundo est : non enim tantum minimum in imo, sed pessimum remanet. Vale.

Tu me demanderas sans doute comment je me comporte personnellement, moi qui te propose ces belles leçons. Je vais te l'avouer sans ambages : dans le cas d'un homme qui mène grand train mais qui a de l'ordre, je tiens le compte de ma dépense. Je ne puis dire que je ne perde rien, mais ce que je perds, pourquoi et comment, je le dirai. Je rendrai compte de ma pauvreté. Au reste, je me trouve dans le cas de la plupart des gens réduits à l'indigence sans qu'il y ait de leur faute : tous les mettent hors de cause, nul ne leur porte secours. Comment conclurons-nous ? À mes yeux, il n'est pas pauvre celui qui, si peu qu'il lui reste, s'en accommode : en ce qui te concerne cependant, je préfère que tu preserves ton avoir, et tu commenceras en temps utile. Car, pour reprendre le jugement de nos pères : « trop tard pour épargner, quand on est arrivé au fond du tonneau : ce qu'il y reste de vin, c'est bien peu, et c'est la lie. » Porte-toi bien.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I, 1,
 texte établi par F. Préchac, Les Belles Lettres, Paris, 1945 (rééd. 1995),
 traduction de Ph. Guisard, *Lettres à Lucilius*, Connaissance d'une œuvre, Bréal, 2000.

Au-delà du thème rebattu du *Carpe diem* horatien, l'originalité de cette lettre liminaire est dans sa conception économique, patrimonial du temps, qu'il ne faut pas gaspiller mais récupérer, thésauriser et valoriser. Cette métaphore pécuniaire n'est guère surprenante chez un Sénèque qui était la seconde fortune de l'Empire, sous Néron, et moins surprenante encore de la part d'un Romain soucieux de s'inscrire dans la concrétude et la gestion des choses. Non seulement le temps est le seul bien dont on ne puisse réparer la perte, mais la mort n'est pas devant nous : elle est déjà en grande partie passée. Vision forte et audacieuse bien digne d'un stoïcien ! Fort de son expérience, il affirme, en une formule lumineuse, que seul le temps nous appartient vraiment, au point de le considérer comme un droit fondamental. C'est aussi une approche typiquement romaine. Façon de nous rappeler de vivre le temps aussi totalement que si nous étions perpétuellement confinés.



FLY ME TO MARS

17 mars 2021

Nous avons assisté en ce mois de février, en direct !, à « l'amarsissage » du rover Perseverance, fruit d'une coopération internationale. Elle satisfait le vieux fantasme angoissant de la possibilité de vie en dehors de notre bonne vieille planète. L'alunissage inouï d'Apollo XI en juillet 1969 a donné des ailes à l'Humanité et des envies d'exploration. Le fondateur de l'Académie, le grand Platon, énonce comme l'un des aspects de sa philosophie une conception du monde sous la forme d'une géométrisation de l'univers (n'oublions pas que son œuvre philosophique conceptualise mathématiques, géométrie tridimensionnelle, physique, chimie, biologie).

Τοῦ σφονδύλου φύσιν εἶναι τοιάνδε· τὸ μὲν σχῆμα οἷα περ ἢ τοῦ ἐνθάδε, νοῆσαι δὲ δεῖ ἐξ ὧν ἔλεγεν τοιόνδε αὐτὸν εἶναι, ὥσπερ ἂν εἰ ἐν ἐνὶ μεγάλῳ σφονδύλῳ κοίλῳ καὶ ἐξεγλυμμένῳ διαμπερὲς ἄλλος τοιοῦτος ἐλάττων ἐγκέοιτο ἀρμόττων, καθάπερ οἱ κάδοι οἱ εἰς ἀλλήλους ἀρμόττοντες, καὶ οὕτω δὴ τρίτον ἄλλον καὶ τέταρτον καὶ ἄλλους τέτταρας. ὀκτῶ γὰρ εἶναι τοὺς σύμπαντας σφονδύλους, ἐν ἀλλήλοις ἐγκειμένους, (ε.) κύκλους ἄνωθεν τὰ χεῖλη φαίνοντας, νῶτον συνεχῆς ἐνὸς σφονδύλου ἀπεργαζομένους περὶ τὴν ἡλακάτην· ἐκείνην δὲ διὰ μέσου τοῦ ὀγδοῦ διαμπερὲς ἐληλάσθαι. Τὸν μὲν οὖν πρῶτον τε καὶ ἐξωτάτῳ σφόνδυλον πλατύτατον τὸν τοῦ χεῖλους κύκλον ἔχειν, τὸν δὲ τοῦ ἕκτου δεύτερον, τρίτον δὲ τὸν τοῦ τετάρτου, τέταρτον δὲ τὸν τοῦ ὀγδοῦ, πέμπτον δὲ τὸν τοῦ ἐβδόμου, ἕκτον δὲ τὸν τοῦ πέμπτου, ἕβδομον δὲ τὸν τοῦ τρίτου, ὀγδοὸν δὲ τὸν τοῦ δευτέρου. καὶ τὸν μὲν τοῦ μεγίστου ποικίλον, τὸν δὲ τοῦ ἐβδόμου λαμπρότατον, τὸν δὲ τοῦ ὀγδοῦ τὸ χρῶμα ἀπὸ τοῦ ἐβδόμου ἔχειν προσλάμποντος, τὸν δὲ τοῦ δευτέρου καὶ πέμπτου παραπλήσια ἀλλήλοις, ξανθότερα ἐκείνων, τρίτον δὲ λευκότερον χρῶμα ἔχειν, τέταρτον δὲ ὑπέρυθρον, δεύτερον δὲ λευκότητι τὸν ἕκτον. Κυκλεῖσθαι δὲ δὴ στρεφόμενον τὸν ἄτρακτον ὅλον μὲν τὴν αὐτὴν φοράν, ἐν δὲ τῷ ὅλῳ περιφερομένῳ τοὺς μὲν ἐντὸς ἑπτὰ κύκλους τὴν ἐναντίαν τῷ ὅλῳ ἡρέμα περιφέρεσθαι, αὐτῶν δὲ τούτων τάχιστα μὲν ἰέναι τὸν ὀγδοὸν, δευτέρους δὲ καὶ ἅμα ἀλλήλοις τὸν τε ἕβδομον καὶ ἕκτον καὶ πέμπτον· (τὸν) τρίτον δὲ φορᾶ ἰέναι, ὡς σφίσι φαίνεσθαι, ἐπανακυκλούμενον τὸν τέταρτον, τέταρτον δὲ τὸν τρίτον καὶ πέμπτον τὸν δεύτερον.

Voici quelle était la nature du peson : extérieurement il ressemblait aux pesons d'ici-bas ; mais pour sa composition, il faut, d'après ce que disait Er, se le représenter de la façon suivante : c'était un grand peson creux et évidé complètement, dans lequel était exactement enchâssé un autre peson pareil, mais plus petit, comme les boîtes qu'on encastre l'une dans l'autre ; un troisième s'enchâssait de même, puis un quatrième, puis les autres ; car il y avait huit pesons en tout, insérés les uns dans les autres, laissant voir en haut leurs bords comme des cercles, et formant la surface continue d'un seul peson autour de la tige, qui traversait de part en part le milieu du huitième. Or le premier peson, le peson extérieur, était celui dont le bord circulaire était le plus large ; à ce point de vue le sixième peson avait le deuxième rang, le quatrième, le troisième rang ; le huitième, le quatrième ; le septième, le cinquième ; le cinquième, le sixième ; le troisième, le septième, et enfin le deuxième, le huitième. Le cercle du plus grand était constellé ; celui du septième était le plus brillant, celui du huitième tenait sa couleur du septième qui l'éclairait, ceux du sixième et du cinquième avaient à peu près la même couleur, une couleur plus jaune que les précédents, le troisième était le plus blanc de tous, le quatrième était rougeâtre, le sixième avait le second rang pour la blancheur. Le fuseau tout entier tournait sur lui-même d'un mouvement uniforme ; mais dans la rotation de l'ensemble, les sept cercles intérieurs tournaient lentement dans un sens contraire à tout le reste. Parmi les sept, le plus rapide était le huitième, puis le septième, le sixième, le cinquième qui allaient du même pas ; puis le quatrième leur paraissait avoir le troisième rang de vitesse dans cette rotation inverse, le troisième le quatrième rang, et le deuxième le cinquième.

Platon, *République*, X, 616d-617b,
texte établi et traduit par É. Chambry,
Paris, Les Belles Lettres, 1982

L'astronomie antique a des origines lointaines, en Mésopotamie et Égypte. Néanmoins, la construction de combinaisons de modèles circulaires pour rendre compte des mouvements célestes différencie la philosophie théorico-géométrique grecque de l'astronomie empirique babylonienne, qui était fondée sur l'établissement d'éphémérides. Si l'établissement de modèles théoriques fut une étape décisive dans le développement de la science, néanmoins les astronomes grecs furent, dès le début, redevables à leurs prédécesseurs babyloniens ainsi qu'à la précision de leurs observations. Notamment, dans ce texte, on s'aperçoit que la planète Mars n'est pas encore nommée mais qualifiée (elle est *hyperuthros*, « rougeâtre »), tout comme Vénus qui est dotée de *leukotès* (« blancheur »). C'est à Platon que l'on doit la formulation du problème astronomique pour rendre compte des mouvements circulaires et réguliers des planètes, qu'il convient de prendre pour hypothèses pour sauver les apparences des astres errants. Comment se figurait-on le ciel ? La sphère des étoiles fixe qui enclot l'univers tourne autour de l'axe du monde. Pour le soleil, la lune et les 5 planètes visibles à l'œil nu, chacun de ces astres errants (= « planètes » en grec) a son mécanisme propre. L'emboîtement géocentrique des sphères respecte les apparences, l'astre étant situé sur l'équateur de la sphère la plus intérieure. La durée de révolution de la sphère n'est pas la même selon chacune des planètes. Cette durée est égale au temps que l'astre met à parcourir l'écliptique. Ce système de sphères homocentriques d'Eudoxe et de Callippe représentait les planètes se déplaçant à des distances invariables de la terre. Il ne rendait pas compte des variations d'éclat que les observations des planètes révélaient, particulièrement dans le cas de Mars. Il a donc fallu attribuer à des variations de distances cette variation d'éclat et abandonner les sphères concentriques à la Terre. S'y sont employés Apollonios (actif vers 230 av. notre ère à Alexandrie), Hipparque et Ptolémée (IIe. av. notre ère). Une question nous vient : y a-t-il une lecture philosophique à ce que la Terre soit située entre ce couple Vénus et Mars, *Philia* vs *Polemos* ?



5 FRUITS ET LÉGUMES...

12 avril 2021

Dans un monde épris d'apparence physique et de santé alimentaire, le mois de la détox arrive : en effet, pour un Romain, *Februarius* vient de *februare* « purifier », même si les slogans publicitaires nous rabâchent leur régime miracle à longueur d'année. L'idée n'est pas originale car les Anciens avaient déjà conscience du pouvoir des aliments sur la santé. L'érudit Celse (sous Tibère), esprit encyclopédique, reprenant les acquis de la médecine grecque, concentre dans un même ouvrage diététique, chirurgie et pharmacologie.

Vbi ad cibum uentum est, numquam utilis est nimia satiety, saepe inutilis nimia abstinencia : si qua intemperantia subest, tutior est in potione quam in esca. Cibus a salsamentis, holeribus similibusque rebus melius incipit; tum caro adsumenda est, quae assa optima aut elixa est. Condita omnia duabus causis inutilia sunt, quoniam et plus propter dulcedinem adsumitur, et quod modo par est, tamen aegrius concoquitur. Secunda mensa bono stomacho nihil nocet, in inbecillo coacescit. Si quis itaque hoc parum ualet, palmulas pomaque et similia melius primo cibo adsumit. Post multas potiones, quae aliquantum sitim excesserunt, nihil edendum est, post satietatem nihil agendum.

Quand on en vient au repas, il n'y a jamais avantage à se rassasier avec excès, et souvent une abstinence excessive est nuisible ; en cas d'intempérance, il y a moins de péril à boire qu'à manger. Il vaut mieux commencer le repas par des salaisons, des légumes et des produits semblables ; puis, il faut prendre de la viande, qui est la meilleure rôtie ou bouillie. Tous les plats aromatisés sont préjudiciables pour deux raisons, parce que leur douceur en fait consommer davantage, et que même en quantité raisonnable, ils se digèrent néanmoins avec quelque difficulté. Le dessert ne nuit en rien à un bon estomac, il s'aigrit dans un estomac faible. Par conséquent, si l'on n'est pas trop solide de ce côté, mieux vaut consommer au début du repas dattes, fruits et produits analogues. Après d'abondantes libations qui ont quelque peu outrepassé la soif, il ne faut rien manger ; une fois rassasié, il ne faut rien faire.

Celse, *De la médecine*, I, 2, 8-9,
traduction de G. Serbat,
Paris, Les Belles Lettres, 1995

Pythagore au VI^e s. avant notre ère, et sa secte (les écoles philosophiques proposaient autant des spéculations sapientiales qu'un mode de vie complet) serait l'un des précurseurs de la diététique et notamment des bienfaits d'un régime sans viande. Le grand Hippocrate s'empare du sujet pour en rédiger la théorisation dans le texte fondateur *Régime* (*Diaita* en grec, « genre de vie, vie frugale » donc notre régime) ouvrant des perspectives à une alimentation médicalisée pour de nombreux siècles (jusqu'à la Renaissance).

Dès ses origines, la diététique antique est holistique, prenant en compte la personne dans sa singularité (sur la théorie des humeurs, l'âge, le sexe), l'environnement (les saisons, le climat), les activités physiques, le sommeil, l'hygiène corporelle : le régime alimentaire devait être adéquate, au plus près de l'individu. À cette fin, étaient dressés de véritables catalogues d'aliments, et donc de tables pour un choix éclairé selon leurs vertus : la roquette, les oignons et les poireaux étaient censés réchauffer le corps, et la pastèque diurétique et purgative. La préoccupation majeure des diététiciens anciens était de veiller à la parfaite coction des aliments : ainsi, les crustacés, tels les homards, étaient difficiles à digérer. Un remède miracle permettait d'avoir raison de cet inconvénient digestif : rien de tel qu'une bonne tisane d'écorce de grenades et de résine de pin au vinaigre ! Si les recherches actuelles sur le jeûne nous apprennent que le corps humain est plus conçu pour la diète ou la privation de nourriture, la *frugalitas* était, chez les Romains, un aspect de la maîtrise de soi, au point que Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XXII, 113-114) cite le

centenaire Pollion Romilius qui s'attribue son grand âge à la consommation régulière du pain trempé dans du vin miellé. Mais ne nous y trompons pas : la réalité des régimes alimentaires, visible dans les textes épistolaires, moraux et satiriques, ne préoccupe que les élites. Néanmoins, le paysage diététique ancien nous déconcerte car notre diététique moderne n'interprète pas les aliments de la même façon. Les découvertes archéologiques nous montrent en outre que les aliments recouvrent des réalités socio-économiques différentes (les habitants de Pompéi se nourrissaient d'huîtres !). Ainsi la variété des régimes alimentaires dépendait davantage des ressources locales...

D'ailleurs, nous y revenons !



ANTI-MOROSITÉ I

LES CHATS, UNE BORNE DE RECHARGE

05 mai 2021

Cette longue année de distance entre humains et de solitudes a favorisé l'adoption d'animaux de compagnie, et en particulier, le plus accommodant, le chat, qui est moins suspecté de transmettre la chose, à la différence de nos congénères, *homo sapiens sapiens*. Cette fascination pour le félin remonte à la plus haute Antiquité, celle de l'Égypte, au point qu'Hérodote, le père de l'Histoire, lui consacre un développement.

Πολλῶν δὲ ἐόντων ὁμοτρόφων τοῖσι ἀνθρώποισι θηρίων πολλῶν ἂν ἔτι πλέω ἐγίνετο, εἰ μὴ κατελάμβανε τοὺς αἰελοῦρους τοιάδε ἐπεὶν τέκωσι αἰ θήλειαι, οὐκ ἐτι φοιτέουσι παρὰ τοὺς ἔρσενας οἳ δὲ διζήμενοι μίσησθαι αὐτῆσι οὐκ ἔχουσι. Πρὸς ὧν ταῦτα σοφίζονται τάδε ἀρπάζοντες ἀπὸ τῶν θηλέων καὶ ὑπαιρεόμενοι τὰ τέκνα κτείνουσι, κτείναντες μέντοι οὐ πατέονται αἱ δὲ στερισκόμεναι τῶν τέκνων, ἄλλων δὲ ἐπιθυμέουσαι, οὕτω δὴ ἀπικνέονται παρὰ τοὺς ἔρσενας φιλότεκνον γὰρ τὸ θηρίον. Πυρκαϊῆς δὲ γενομένης θεῖα πρήγματα καταλαμβάνει τοὺς αἰελοῦρους οἳ μὲν γὰρ Αἰγύπτιοι διαστάντες φυλακὰς ἔχουσι τῶν αἰελοῦρων, ἀμελήσαντες σβεννύναι τὸ καίομενον, οἳ δὲ αἰέλουροι διαδύνοντες καὶ ὑπερθρώσκοντες τοὺς ἀνθρώπους ἐσάλλονται ἐς τὸ πῦρ. Ταῦτα δὲ γινόμενα πένθεα μεγάλα τοὺς Αἰγυπτίους καταλαμβάνει. Ἐν ὅτεοισι δ' ἂν οἰκίοισι αἰέλουρος ἀποθάνῃ ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου, οἳ ἐνοικέοντες πάντες ξυρῶνται τὰς ὀφρύας μούνας, παρ' ὅτεοισι δ' ἂν κύων, πᾶν τὸ σῶμα καὶ τὴν κεφαλὴν. Ἀπάγονται δὲ οἳ αἰέλουροι ἀποφανόντες ἐς ἱρὰς στέγας, ἔνθα θάπτονται ταριχευθέντες, ἐν Βουβάστιπόλι τὰς δὲ κύνας ἐν τῇ ἐσωτῶν ἕκαστοι πόλι θάπτουσι ἐν ἱρῆσι θήκησι.

Les animaux domestiques sont nombreux ; ils le seraient bien davantage encore, s'il n'arrivait aux chats ces accidents. Quand les chattes ont mis bas, elles ne veulent plus fréquenter les mâles ; ceux-ci cherchent à s'accoupler avec elles et ne peuvent pas. Dans ces conditions, ils imaginent donc ce que voici : ils ravissent et soustraient les petits chats aux chattes, et les tuent, sans toutefois les manger. Elles, privées de leurs petits et désirant d'autres, vont alors trouver les mâles ; car cette espèce d'animal aime avoir de la progéniture. Lorsqu'un incendie se produit, il arrive aux chats des choses qui tiennent du prodige. Les Égyptiens, debout de distance en distance, veillent sur eux, sans se soucier d'éteindre ce qui brûle ; mais les chats se glissent entre les hommes ou sautent par-dessus, et se jettent dans le feu. Ces événements sont pour les Égyptiens l'occasion de grands deuils. Quand, dans une maison, un chat meurt de mort naturelle, tous les habitants de la maison se rasent les sourcils, les sourcils seulement ; là où il meurt un chien, on se rase, le corps entier et la tête. Les chats morts sont portés dans des locaux sacrés où ils reçoivent la sépulture après qu'on les a embaumés, à Boubastis.

Hérodote, *Histoires*, II, 66-67,
texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand,
Paris, Les Belles Lettres, 2010

Tout le monde a en tête les milliers de chats momifiés retrouvés dans les sables du désert. Car domestiqué de très longue date, il est traité en animal sacré et image de Rê, il a même des temples qui lui sont consacrés. Ce caractère solaire et divin n'a pas manqué de surprendre les historiographes du Nord de la Méditerranée, grecs et latins. Bien qu'il soit d'une relative discrétion dans le corpus de textes (où il est associé à la nuit, à la ruse jusqu'au Moyen Âge), il est plus présent dans les représentations, monnaies, terres cuites, peintures, mosaïques, stèles, qui nous détrompent d'une désaffection en pays latin. Le XXe siècle a redécouvert et étudié les bienfaits affectifs des animaux sur notre propre comportement, bienfaits clairement connus dès le IXe s. puisqu'on sollicitait les animaux pour traiter les handicapés. Au XVIIIe s., à York, même les poules et les lièvres étaient utilisés pour soigner les personnes atteintes de troubles mentaux. Le principe actif du chat (outre les allergies !) est l'ocytocine, hormone du lien, qui nous libère de nos peurs et calme nos angoisses. D'ailleurs, actuellement, on adopte un animal plus qu'on ne l'achète, tel un

partenaire, un complice, un ami, voire comme disent les Mexicains un « Perrhijo » (un chien-fils *sic* ! C'est toujours mieux que le contraire).

Le saviez-vous ? les Égyptiens nommaient le chat par l'onomatopée « miou » (translittération *miw* au masculin et *miwt* au féminin), que, 4000 ans après, nous retrouvons dans le verbe miauler. Surprenant, non ?



ANTI-MOROSITÉ II **BESAME, BESAME MUCHO**

25 mai 2021

À notre grand dam, nous n'embrassons plus, nous les français, mondialement connus pour le French kiss. Nous n'embrassons plus nos amis, nos parents et avons même quelque réticence sanitaire à embrasser nos enfants, nos conjoints divers. Qu'il soit déposé chastement sur la tête, près de l'oreille, qu'il s'approche plus dangereusement de la commissure des lèvres, ou qu'il soit plus savoureux et amoureux, comme l'écrit Louise Labé, le baiser signe notre rapport à nos proches. Le fougueux et jeune Catulle (Ier s. av. notre ère) en demande et en redemande à sa chère Lesbie, plus que de raison.

*Viuamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum seueriorum
Omnes unius aestimemus assis.
Soles occidere et redire possunt ;
Nobis cum semel occidit breuis lux,
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille, deinde centum,
Dein mille altera, dein secunda centum,
Deinde usque altera mille, deinde centum.
Dein, cum milia multa fecerimus,
Conturbabimus illa, ne sciamus,
ut ne quis malus inuidere possit,
Cum tantum sciat esse basiorum.*

Vivons, ma Lesbia, aimons-nous et que tous les murmures des vieillards moroses aient pour nous la valeur d'un as. Les feux du soleil peuvent mourir et renaître ; nous, quand une fois est morte la brève lumière de notre vie, il nous faut dormir une seule et même nuit éternelle. Donne-moi mille baisers, puis cent, puis mille autres, puis une seconde fois cent, puis encore mille autres, puis cent. Et puis, après en avoir additionné beaucoup de milliers, nous embrouillerons le compte si bien que nous ne le sachions plus et qu'un envieux ne puisse nous porter malheur, en apprenant qu'il s'est donné tant de baisers.

Catulle, *Poésies*, V,
texte établi et traduit par G. Lafaye,
Paris, Les Belles Lettres, 1998

Trois termes existent pour dire le baiser, *osculum*, *sauium* et *basium*. Il faut dire que les Romains distinguaient déjà plusieurs catégories de baisers, le baiser de salut au sein de la famille, celui d'adieu, celui de la séparation (baiser funèbre), de la réconciliation, des félicitations, des remerciements... *Osculum*, diminutif de os, « petite bouche », a désigné le baiser à partir de l'expression *oscula iungere*, « unir les bouches du bout des lèvres ». Bien qu'il s'agisse d'un baiser sur la bouche, les dispositions affectives qui l'engendrent sont fluctuantes : baiser du respect pour le grammairien Servius, baiser cérémoniel pour Donat, baiser donné aux enfants pour le pseudo Isidore de Séville. *Sauium*, issu de *suavis*, est plus voluptueux (il s'adresse, pour les lexicographes, aux amants et aux prostituées). Quant à *basium*, ce serait un terme originaire de Gaule cisalpine (d'où vient Catulle) qui fait son entrée dans le latin précisément dans le poème que nous avons retenu et dont est issu notre baiser, le bacio, le beso, le beijo... et qui serait plus tendre. En effet, le corpus latin respecte globalement cette classification entre un *osculum* correct entre familiers, un *sauium* plus vulgaire dans un contexte érotique, voire d'amour vénal, et un *basium* qui tend de plus en plus à rejoindre cette valeur érotique.

Mais ne nous y trompons pas ! L'*osculum* apparaît désigner le baiser qu'une matrone recevait de sa famille (un droit et un devoir incombant à ses parents jusqu'au 6e degré), sans aucune portée érotique, mais, tel un test d'alcoolémie, le *ius osculi* permettait de contrôler l'haleine des femmes de la famille pour s'assurer qu'elles n'avaient pas bu de vin. Il devint un signe de reconnaissance de la parentèle.

Chez les Perses, le baiser sur la bouche est un salut entre égaux, alors que le baiser sur la joue marque un léger écart social, selon Hérodote et Xénophon. En Orient, le baiser amoureux naît après le baiser de salutation. De même en Grèce, Homère connaît le baiser de salutation (*kunéw*), mais non le baiser amoureux (*philéma*), ultérieur (mais Pâris se contentait-il de « saluer » Hélène, et Ulysse Nausicaa et Calypso... ?!). Certains peuples, tels les Esquimaux, les Mongols, les Polynésiens ignorent le baiser érotique.

Et qu'en est-il du baiser en politique (baiser de Judas ou baiser à la russe) ? Entre les deux, il y a le baiser de Lamourette (*sic*) pour désigner une réconciliation passagère. L'abbé Lamourette (re *sic*) évêque constitutionnel de Lyon, devant l'assemblée législative du 7 juillet 1792, pour célébrer une prétendue réconciliation entre parlementaires, les a invités à s'embrasser mutuellement. Après cet élan du cœur, chacun de retourner vite aux positions initiales de son parti.



ANTI-MOROSITÉ III FASHION WEEK

23 juin 2021

Se vêtir selon son goût pour avoir belle apparence est un des plaisirs qu'offrent l'existence et nos magasins de mode, malheureusement tenus pour non essentiels. Superficiel, le vêtement nous ramène pas moins à nous-mêmes et nous fait exister à nos yeux et aux yeux des autres. Il participe à ce titre à l'estime de soi et au bien-être. Emblématique du monde romain, la toge possède une richesse de significations qu'on ne soupçonne pas derrière l'uniformité du vêtement. Sur une telle vêtue, c'est pourtant le texte d'un maître de rhétorique, un Lagerfeld avant l'heure, le grand Quintilien, qui nous en parle le mieux.

Cultus non est proprius oratoris aliquis, sed magis in oratore conspicitur. Quare sit, ut in omnibus honestis debet esse, splendidus et uirilus. Nam et toga et calceus et capillus tam nimia cura quam negligentia sunt reprehendenda. Est aliquid in amictu quod ipsum aliquatenus temporum condicione mutatum est ; nam ueteribus nulli sinus, perquam breues post illos fuerunt. Itaque etiam gestu necesse est usos esse in principiis eos alio quorum brachium, sicut Graecorum, ueste continebatur. Sed nos de praesentibus loquimur. Cui lati clauis ius non erit, ita cingatur ut tunicae prioribus oris infra genua paulum, posterioribus ad medios poplites usque perueniant ; nam infra mulierum est, supra centurionum. Vt purpurae recte descendant leuis cura est, notatur interim negligentia. Latum habentium clauum modus est ut sit paulum cinctis summissior. Ipsam togam rutundam esse et apte caesam uelim ; aliter enim multis modis fiet enormis. Pars eius prior mediis cruribus optime terminatur, posterior eadem portione altius qua cinctura. Sinus decentissimus si aliquo supra imam tunicam fuerit, numquam certe sit inferior. Ille qui sub umero dextro ad sinistrum oblique ducitur uelut balteus nec strangulet nec fluat. Pars togae quae postea imponitur sit inferior : nam ita et sedet melius et continetur. Subducenda etiam pars aliqua tunicae, ne ad lacertum in actu redeat : tum sinus iniciendus umero, cuius extremam oram reiecisse non dedecet. Operiri autem umerum cum toto iugulo non oportet ; alioqui amictus fiet angustus et dignitatem quae est in latitudine pectoris perdet. Sinistrum brachium eo usque adleuandum est ut quasi normalem illum angulum faciat, super quod ora ex toga duplex aequaliter sedeat.

Pour la façon de s'habiller de l'orateur, il n'y a rien de spécial, sauf que chez lui elle se remarque davantage. Qu'elle soit donc, comme elle doit l'être pour tous les gens de distinction, élégante et mâle. En effet, pour la toge et la chaussure et la chevelure, l'excès de soin est aussi blâmable que l'excès de négligence. D'ailleurs, pour le vêtement, il y a quelque chose qui a changé en une certaine mesure avec les conditions du moment : chez les anciens, en effet, la toge n'avait pas de plis ; par la suite, elle en eut de très courts. Aussi, dans les exordes, le geste a nécessairement différé du nôtre, car, à la manière des Grecs, les orateurs anciens retenaient le bras sous le vêtement. Mais c'est du temps présent que nous parlons. Celui qui n'a pas droit à la laticlave doit ceindre sa tunique de façon que le bord descende, par devant, un peu au-dessous du genou, par derrière, au milieu du mollet ; car, plus bas, cela convient aux femmes, plus haut, aux centurions. Que les bandes de pourpre tombent tout droit, cela exige peu d'attention, mais la négligence à cet égard appelle parfois la critique. Pour ceux qui portent la laticlave, la juste mesure est que la tunique descende un peu plus bas que lorsque l'on met une ceinture. Quant à la toge elle-même, je la voudrais coupée en arrondi et bien à la mesure ; autrement, en effet, à bien des égards, elle sera mal ajustée. Par devant, le mieux est qu'elle s'arrête à mi-jambe, et, par-derrière, un peu plus haut, dans la même proportion que la ceinture <retient la tunique>. Le pli sera très seyant s'il se trouve un peu au-dessus du bord intérieur de la tunique ; du moins, il ne doit jamais descendre plus bas. L'autre pli qui, passant sous l'épaule droite pour revenir obliquement vers la gauche, comme un baudrier, ne doit ni l'étrangler ni être flou. La partie de la toge que l'on dispose ensuite doit tomber un peu plus bas, car, ainsi, elle est mieux en place et elle se tient mieux. Il faut même tirer en arrière une partie de la tunique, pour que, dans <le feu de> l'action, elle ne retombe pas sur le haut du bras ; en outre, on jettera un peu le pli sur l'épaule et il ne messied pas d'en avoir rejeté le bord en arrière. D'autre part, il faut éviter de couvrir l'épaule et le cou tout entier ; autrement, le vêtement va brider et gâcher l'effet de noblesse que donne l'ampleur de la poitrine. Le bras gauche ne doit être levé que pour former <avec le coude> une sorte d'angle droit, et le bord de la toge tombera de chaque côté <du bras> avec d'égales longueurs.

Quintilien, *Institution oratoire*, tome VI (livres X et XI), XI, 3, 137-141, texte établi et traduit par J. Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1979

Concrètement, une toge n'est pas un vêtement taillé ni cousu, mais une simple pièce de tissu rectangulaire ou en demi-cercle, de plus de six mètres de diamètre, en laine blanche, qui enveloppera le corps, selon une sophistication codifiée. Particulièrement lourde, elle ne tenait qu'à l'aide de fibules et selon une architecture complexe. Unisexe, la *toga* se charge d'une connotation masculine ou féminine, en fonction de l'*habitus*, la mise, la façon de la porter et de se tenir. Mais la toge est considérée comme l'uniforme du citoyen romain, indispensable à l'exercice de sa citoyenneté dans le cadre de la vie publique mais aussi dans sa *domus*, lorsqu'il reçoit ses *clientes* (clients) lors du rituel social de la *salutatio*. Même si elle est devenue imposante, peu commode, elle resta l'habit officiel du citoyen romain jusqu'au Bas-Empire, marque de la Romanité, par distinction avec des vêtements d'origine barbare. Son port était d'ailleurs interdit aux citoyens frappés d'exil et la *Gallia togata* désignait la partie des Gaules ayant obtenu le droit latin. Qu'elle soit blanche (*candida* pour les candidats aux élections qui en renforçaient d'ailleurs la blancheur avec de la craie), prétexte (*praetexta* bordée d'une bande de couleur pourpre tissée, pour les garçons et vraisemblablement les filles libres jusqu'à 14-16 ans, qu'ils quittent le 17 mars, aux *Liberalia*, pour la toge simple, dite *uirilis*, *pura* ou *libera*), elle peut s'orner de broderies (*picta*) pour le triomphateur pendant le défilé ou être arborée par les Empereurs ou encore *palmata*. Jetée sur les épaules, dans le dos et sur le bras droit, elle sculpte, par son drapé, le corps et Quintilien discerne bien son rôle de *medium* dans le théâtre social. Comme la mode Hippie, ou gothique, la toge antique devient un véritable manifeste politique, pas moins que le grand César, qui, par provocation, la ceinturait en laissant traîner un pan, pour marquer son opposition aux *Optimates*. *Cedant arma togae* !



ANTI-MOROSITÉ IV

« CE SOIR, LUCULLUS MANGE CHEZ LUCULLUS ! »

28 juin 2021

Depuis quelque temps, les invitations à dîner se font rares, sauf à jouer des dérogations du couvre-feu. S'il est deux noms de la gastronomie romaine qui sont passés à la postérité, c'est celui d'Apicius et de Lucullus (118-56 av. notre ère), aristocrate romain, vainqueur de Mithridate du Pont et de Tigraane dans l'actuelle Turquie. Plutarque lui a accordé une biographie entière. Et les amateurs de bonne chère connaissent cette anecdote où l'homme politique romain morigène son maître d'hôtel qui n'avait pas vu que son maître dînait chez lui, et qu'il fallait soigner la cuisine, même s'il était seul. Désolés de décevoir ceux qui nous soupçonnaient d'une intention dissidente : il faut manger mais chez soi... mais bien !

Νεόπλουτα δ' ἦν τοῦ Λευκόλλου τὰ δεῖπνα τὰ καθ' ἡμέραν, οὐ μόνον στρωμαῖς ἀλουργέσι καὶ διαλίθοις ἐκπώμασι καὶ χοροῖς καὶ ἀκροάμασιν ἐπεισοδίοις, ἀλλ' ὄψων τε παντοδαπῶν καὶ πεμμάτων περιττῶς διαπεπονημένων παρασκευαῖς ζηλωτὸν ἀνελευθέρους ποιοῦντος ἑαυτόν. ὁ γοῦν Πομπήιος εὐδοκίμησεν ὅτι νοσῶν, τοῦ μὲν ἱατροῦ κίχλην αὐτὸν λαβεῖν κελεύσαντος, τῶν δ' οἰκετῶν οὐκ ἂν εὐρεῖν ἀλλαχόθι φαμένων θέρους ὥρα κίχλην ἢ παρὰ Λευκόλλῳ σιτευομένην, οὐκ εἶασε λαβεῖν ἐκεῖθεν, ἀλλ' εἰπὼν πρὸς τὸν ἱατρόν 'οὐκοῦν εἰ μὴ Λεύκολλος ἐτρέφα, Πομπήιος οὐκ ἂν ἔζησεν;' ἄλλο τι παρασκευάσαι τῶν εὐπορίστων ἐκέλευσε. Κάτων δ' ἦν αὐτῷ φίλος καὶ οἰκεῖος, οὕτω δὲ τὸν βίον αὐτοῦ καὶ τὴν δίαιταν ἐδυσχέραινεν, ὥστε νέου τινὸς ἐν τῇ βουλήῳ λόγον ἐπαχθῆ καὶ μακρὸν ἀκαίρως ὑπὲρ εὐτελείας καὶ σωφροσύνης διελθόντος, ἐπαναστὰς ὁ Κάτων 'οὐ παύση' ἔφη 'σὺ πλουτῶν μὲν ὡς Κράσσοι, ζῶν δ' ὡς Λεύκολλος, λέγων δ' ὡς Κάτων;' ἔνιοι δὲ τοῦτο ῥηθῆναι μὲν οὕτως, ὑπὸ Κάτωνος δ' οὐ λέγουσιν.

Ὁ μέντοι Λεύκολλος οὐχ ἠδόμενος μόνον, ἀλλὰ καὶ σεμνυνόμενος τῷ βίῳ τούτῳ δῆλος ἦν ἐκ τῶν ἀπομνημονευομένων. λέγεται γὰρ Ἕλληνας ἀνθρώπους ἀναβάντας εἰς Ῥώμην ἐστῖαν ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας, τοὺς δ' ὄντως Ἕλληνικόν τι παθόντας, αἰσχύνεσθαι καὶ διωθεῖσθαι τὴν κλῆσιν, ὡς δι' αὐτοὺς καθ' ἡμέραν τοσοῦτων ἀναλισκομένων· τὸν οὖν Λεύκολλον εἰπεῖν μειδιάσαντα πρὸς αὐτούς· 'γίνεται μὲν τι τούτων καὶ δι' ὑμᾶς ὧ ἄνδρες Ἕλληνες· τὰ μέντοι πλεῖστα γίνεται διὰ Λεύκολλον.' ἐπεὶ δὲ μόνου δειπνοῦντος αὐτοῦ μία τράπεζα καὶ μέτριον παρεσκευάσθη δεῖπνον, ἡγανάκτει καλέσας τὸν ἐπὶ τούτῳ τεταγμένον οἰκέτην. τοῦ δὲ φήσαντος ὡς οὐκ ὤφειτο μηδενὸς κεκλημένου πολυτελοῦς τινος αὐτὸν δεήσεσθαι, 'τί λέγεις;' εἶπεν 'οὐκ ἤδεις ὅτι σήμερον παρὰ Λευκόλλῳ δειπνεῖ Λεύκολλος;'

Les repas de Lucullus, jour après jour, étaient d'une richesse insolente. Par les lits couverts de pourpre, les coupes serties de pierres précieuses, les chœurs et les intermèdes musicaux, mais aussi par la variété des plats et l'extrême raffinement dans la préparation des mets et des friandises, il se faisait envier du vulgaire. C'est ainsi que l'on applaudit un mot de Pompée : celui-ci était malade, et son médecin lui avait prescrit de manger une grive, mais ses serviteurs lui dirent qu'en été l'on ne pouvait trouver de grives ailleurs que chez Lucullus qui en faisait l'élevage ; il ne leur permit pas d'y aller en chercher, et dit à son médecin : « alors, si Lucullus n'était pas un gourmet, Pompée ne pourrait vivre ? », et il se fit apprêter un mets facile à se procurer. Caton était l'ami et le parent de Lucullus, mais il réprouvait absolument son genre de vie : un jour, entendant au sénat un jeune homme débiter hors de propos un discours ennuyeux et interminable sur la frugalité et la tempérance, il se leva et dit : « ne vas-tu pas finir, toi qui es riche comme Crassus, qui vis comme Lucullus et qui parles comme Caton ? » Certains disent que ce mot fut réellement prononcé, mais par un autre que Caton.

Cependant Lucullus non seulement aimait ce genre de vie, mais il en tirait vanité, comme on peut le voir par ce qu'on rapporte de lui. On dit qu'il régala plusieurs jours de suite des Grecs qui étaient venus à Rome et que ces gens, par un scrupule vraiment hellénique, eurent honte et déclinèrent son invitation, à cause des dépenses considérables qu'il faisait chaque jour pour eux. Lucullus leur répondit en souriant : « une certaine part de ces frais est bien pour vous, Grecs, mais la plus grande est pour Lucullus. » Une fois qu'il était seul, on ne lui avait apprêté qu'un unique service et un modeste repas. Il se fâcha et fit appeler le serviteur préposé à cet office. Celui-ci dit qu'il n'avait pas cru, puisqu'il n'y avait pas d'invités, qu'il fût besoin de mets somptueux. « Que dis-tu ? s'écria Lucullus, ne savais-tu pas qu'aujourd'hui Lucullus dîne chez Lucullus ? »

Plutarque, *Vies*, Tome VII, *Cimon-Lucullus-Nicias-Crassus*, 40-41, texte établi et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1972

Si tout un chacun a en mémoire les images d'Épinal véhiculées par les peplums, le festin de Trimalcion dans le *Satiricon* de Pétrone et mis en scène par Fellini ou les bandes dessinées d'Astérix, faites de festins orgiaques et luxuriants, nous souhaiterions rectifier cette image païenne de goinfrerie : la gastronomie romaine se limitait à la trilogie méditerranéenne, blé-vin-huile. Les céréales, jusqu'au XIXe s., étaient la base de l'alimentation de tous les hommes. À des degrés divers pouvaient s'ajouter des fruits et des légumes, plus rarement de la viande et du poisson. Ce qui distinguait la table d'un pauvre de celle d'un riche était surtout la qualité de ces aliments. Si la viande était réservée aux milieux aisés, les sacrifices permettaient aux plus modestes d'en manger, dans un rite de communion entre divinité et fidèles, riches et pauvres (un bœuf fournissait 500 parts). Certains produits alimentaires réputés méditerranéens étaient inconnus à l'époque romaine : haricot, maïs, pomme de terre, melon, piment, poivron, tomate, fraise, riz, chocolat, thé, café, alcool distillé *etc.* Si, dans l'Antiquité, l'on sucrant avec du miel, il a été montré que le sucre importé d'Inde était utilisé, mais à des fins curatives. En revanche, les gastronomes érudits savent gré à Lucullus d'un bienfait apprécié de tous : la cerise, comestible. Dans sa guerre contre Mithridate, Lucullus était tombé sur la ville de Cerasus, qu'il détruisit totalement. S'étant avisé, dans la campagne environnante, de cette délicieuse gourmandise, il la rapporta en 66 av. notre ère en Italie en lui donnant le nom de la cité saccagée. Et il la partagea volontiers. En effet, Lucullus aimait bien boire et manger, surtout après son retour à Rome. Si Lucullus dînait chez Lucullus, il conviait facilement ses amis (*Cf.* ce dîner avec Pompée et Cicéron, en toute simplicité, qui aurait coûté 50000 deniers !). D'ailleurs, la finalité des volières et viviers dans ses villas, notamment celle de Tusculum, étaient de fournir les cuisines en produits frais toute l'année, en circuit court.

Et bientôt nous chanterons le temps des cerises...



ANTI-MOROSITÉ V **LA JOIE DANS LE VIN**

05 juillet 2021

Par ces temps incertains, il est réconfortant de se savoir héritiers d'une culture de l'ivresse, transmise par les Grecs et les Romains, sans oublier le fait que nous sommes un pays de grands cépages, buveurs de vin plutôt que buveurs de bière (selon une démarcation de l'ethnologie gréco-romaine). Boire ensemble nous manque, ce « *sym-posion* », haut rituel de la Grèce dès ses commencements. Le *symposion* dionysiaque est devenu pour la majorité des Grecs une pratique culturelle identitaire et la poésie qui s'y chantait était à son tour exhibée dans les concours panhelléniques. C'est sous le nom d'Anacréon, un Ionien d'Asie du VI^e s. av. notre ère (ou bien une figure générique) que toute une lyrique du banquet s'est formée, qui célébrait l'aimer, le boire et le chanter. Voici un exemple de monodie anacréontique (dont s'inspirera Ronsard) et qui justifie le besoin de boire plaisamment, comme une loi cosmique, universelle et qui touche jusqu'aux astres, qui correspond également aux croyances physiques de ce temps-là.

La mer noire boit,
Et les arbres la boivent.
La mer boit les vents,
Et le soleil la mer
Et la lune le soleil.
Pourquoi me faire la guerre, compagnons,
Parce que je veux boire aussi ?

Anacréon, *Fragment 21*

La consommation de vin appartient au temps social, tel un « lubrifiant » (O. Murray) notamment celui du banquet, qui suit le dîner, et qui est masculin. Boisson identitaire, le vin, en Grèce, définit des catégories socio-économiques. La bienséance du banquet vise à contenir l'ivresse et à émanciper les inhibitions dans une certaine mesure, en procédant au mouillage du vin avec de l'eau. Les fameux cratères grecs, que l'on a même retrouvés en plein monde celtique, du grec *kerannumi* « mélanger », servaient à proportionner l'eau et le vin, pour éviter ses effets néfastes. Les crues les plus célèbres sont ceux des îles, Chios et Lesbos, et leur texture s'avérait liquoreuse et épaisse. Il se buvait chaud ou frais. Indépendamment des diverses libations, chaque *symposion*, chaque *potos* (le fait de boire) s'accompagnait d'un toast (c'est bien la tranche de pain grillé qu'au Moyen Âge, en Angleterre, on trempait dans son verre avant de le lever à la santé d'une personne). Souvent bu pur, le toast est un geste d'amitié, de respect, de politesse et d'hommage. Le convive interpellé par la louange rend la politesse, mais il n'est pas rare de rendre l'hommage collectivement, de la gauche vers la droite, en faisant circuler la coupe.

Plus ludique, un jeu très répandu au Ve-IV^e s av. notre ère, celui du cottabe (jeu d'origine sicilienne), où un invité, en appui sur le coude gauche, la coupe maintenue entre deux doigts par l'anse, tâchait de lancer les quelques gouttes de vin restant, en prononçant le nom de la personne aimée, à un endroit précis fixé comme cible (scène visible sur de nombreux vases). Variante du jeu, le vase qui servait de but pouvait être rempli d'eau, avec de petites soucoupes surnageant, qu'il s'agissait de couler, ou bien un petit plateau en équilibre sur une tige verticale qu'il s'agissait de faire tomber. Dans cette ambiance, le succès était de bon augure. Assurément, un jeu de société bien euphorisant !



ANTI-MOROSITÉ VI

LONGTEMPS, NOUS NOUS SOMMES COUCHÉS DE BONNE HEURE...

14 juillet 2021

Nos standards d'hyper activité, nos journées chargées, le rythme perturbé de l'année écoulée ont multiplié insomnies et troubles du sommeil au point que la France est le troisième marché mondial de produits aidant au dormir. L'occasion de réveiller cette bonne vieille figure d'Hypnos, dont l'une des premières apparitions se trouve chez Homère, dans l'Iliade. Ce sommeil, qui influe sur les hommes comme sur les dieux.

ἦ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
Ἥρη δ' αἴξασα λίπεν ρίον Οὐλύμποιο,
Πιερίην δ' ἐπιβᾶσα καὶ Ἡμαθίην ἐρατεινὴν
σεύατ' ἐφ' ἵπποπόλων Θρηγκῶν ὄρεα νιφόνετα
ἀκροτάτας κορυφάς· οὐδὲ χθόνα μάρπτε ποδοῖν·
ἐξ Ἄθω δ' ἐπὶ πόντον ἐβήσετο κυμαίνοντα,
Λῆμνον δ' εἰσαφίκανε πόλιν θεῖοιο Θόαντος.
Ἔνθ' Ὑπνω ζύμβλητο κασιγνήτῳ Θανάτοιο,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ὑπνε ἄναξ πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων,
ἡμὲν δὴ ποτ' ἐμὸν ἔπος ἔκλυες, ἡδ' ἔτι καὶ νῦν
πεῖθει· ἐγὼ δέ κέ τοι ἰδέω χάριν ἡματα πάντα.
Κοίμησόν μοι Ζηνὸς ὑπ' ὀφρύσιν ὅσσε φαεινῶ
αὐτίκ' ἐπεὶ κεν ἐγὼ παραλέξομαι ἐν φιλότῃτι.
Δῶρα δέ τοι δώσω καλὸν θρόνον ἄφθιτον αἰεὶ
χρύσειον· Ἡφαιστος δέ κ' ἐμὸς πάϊς ἀμφιγυήεις
τεύξει' ἀσκήσας, ὑπὸ δὲ θρῆνυν ποσὶν ἦσει,
τῷ κεν ἐπισχοίης λιπαροῦς πόδας εἰλαπινάζων.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσεφώνεε νήδυμος Ὑπνος·
Ἥρη πρέσβα θεὰ θυγάτερ μέγαλοιο Κρόνοιο
ἄλλον μὲν κεν ἐγώ γε θεῶν αἰειγενετῶν
ῥεῖα κατευνήσαιμι, καὶ ἂν ποταμοῖο ῥέεθρα
Ὠκεανοῦ, ὅς περ γένεσις πάντεσσι τέτυκται·
Ζηνὸς δ' οὐκ ἂν ἐγώ γε Κρονίου ἄσσον ἰκοίμην
οὐδὲ κατευνήσαιμι, ὅτε μὴ αὐτὸς γε κελεύοι.

Puis la fille de Zeus, Aphrodite, rentre en sa demeure, tandis qu'Héré, d'un bond, quitte la cime de l'Olympe. Elle se pose en Piérie et dans l'aimable Émathie, pour s'élancer ensuite vers les chaînes neigeuses des Thraces cavaliers, aux cimes hautes entre toutes. Ses pieds ne touchent pas le sol. De l'Athos elle va vers la mer houleuse et arrive enfin à Lemnos, la cité du divin Thoas. Elle y trouve Sommeil, frère de Trépas. Elle lui prend la main ; elle lui parle, en l'appelant de tous ses noms :

« Sommeil, roi de tous les dieux, roi de tous les hommes, tu as déjà prêté l'oreille à ma voix : cette fois encore, entends-moi, et je t'en saurai gré chaque jour à venir. Je t'en supplie, endors sous ses sourcils les yeux brillants de Zeus, dès que je serai étendue amoureusement dans ses bras. Je te donnerai en échange un présent, un beau siège, indestructible, en or. C'est mon fils, Héphæstos le Boiteux, qui le fabriquera et l'ouvrera lui-même. Au-dessous il mettra un appui pour tes pieds, et tu y pourras poser tes pieds luisants pendant les festins. »

Le doux Sommeil en réponse lui dit :

« Héré, déesse auguste, fille du grand Cronos, s'il s'agissait d'un autre des dieux éternels, je l'endormirais aisément, fût-ce même le cours du fleuve Océan, père de tous les êtres. Mais Zeus, fils de Cronos, je ne le puis ni approcher ni endormir, s'il ne me l'ordonne lui-même. »

Homère, *Iliade*, XIV, v. 224-248,
texte établi et traduit par P. Mazon,
Paris, Les Belles Lettres, 1937

Sa généalogie permet de situer Hypnos, non pas du côté agréable de l'endormissement, mais comme une sorte de coma : pour appartenir à la nombreuse et terrible descendance de Nyx, il n'est ni plus ni moins que le frère jumeau de Thanatos (dont les cultes sont même associés dans certains temples), et le père de Morphée, dieu des rêves.

Le sommeil a une fonction certes reposante mais, pour le bon fonctionnement du corps, physique et psychique, il a une fonction reconstituante : au cours de notre sommeil lent et profond, nous produisons l'hormone de croissance pour grandir, cicatriser, créer des cellules, fixer les souvenirs, fabriquer les gamètes, diminuer les taux de sucre et de graisses, en un mot, rester en bonne santé.

S'il dépend de la génétique (clivage entre couche-tôt et couche-tard, et pas des plates-formes de films ou de jeux !), le sommeil est aussi une affaire de culture. Ainsi, avant la révolution industrielle, la plupart des gens dormait en deux fois : il était de coutume de se coucher vers 9h ou 10h du soir, de dormir 3 heures et de se réveiller aux alentours de minuit. Pendant 1 heure (temps que l'on appelait le « dorveille »), on accomplissait différentes tâches avant de retourner se coucher (couper du bois, regarder le ciel, procréer...). C'est le sommeil dit biphasique. La plupart des familles (sauf les aristocrates) dormait dans la même pièce, sur le même matelas ou lit de paille (un proverbe italien conseille même : « quand la nuit est froide, choisis la place du milieu »). C'était un gain de place, d'argent et un réconfort.

C'est l'arrivée de la lumière nocturne dans les villes qui a retardé l'heure du couchage et modifié les rythmes diurnes : chaque lampe allumée est une drogue qui affecte notre sommeil naturel. Pire est la lumière bleue émise (par tous nos écrans) qui empêche la sécrétion de la mélatonine.

Si sommeil n'est plus tenu pour un dieu, le marchand de sable est dans de beaux draps et les moutons n'ont pas fini d'être comptés !



ANTI-MOROSITÉ VII

METTEZ-VOUS AU PARFUM

02 août 2021

S'il est un philosophe emblématique de l'hédonisme, bien plus qu'Épicure, c'est Aristippe de Cyrène (435-350 av. notre ère), qui dérange bien la philosophie telle que Platon-Socrate l'a voulue, plus intellectualisée, austère et ascétique. Bien que sa réputation sulfureuse doive beaucoup aux esprits étroits et qu'il soit passé sous silence par le même Platon, Aristote et Épicure, pour percevoir l'authentique Aristippe, sans médiation, on ne se refusera pas de relire une anecdote significative de Diogène Laërce, avec cette puissance théorique et cette charge intellectuelle contenues dans ses historiettes aide-mémoire.

Πρὸς Χαρόνδαν εἰπόντα, οἱ δὲ πρὸς Φαίδωνα, « Τίς ὁ Charondas, ou, selon d'autres, Phédon, ayant demandé : μεμυρισμένος; », « Ἐγώ, » φησὶν, « ὁ κακοδαίμων, « mais qui donc s'est parfumé ? », il répondit : « c'est κάμοῦ κακοδαιμονέστερος ὁ Περσῶν βασιλεύς. Ἄλλ' moi ce débauché, et le roi des Perses l'est encore plus ὅρα μὴ ὡς οὐδὲν τῶν ἄλλων ζῶων παρὰ τοῦτό τι que moi, mais prends garde qu'il n'en soit de l'homme ἐλαττοῦται, οὕτως οὐδ' ἄνθρωπος. Κακοὶ κακῶς δ' comme des autres animaux, qui n'acceptent aucune ἀπόλοιτο οἱ κίναῖδοι, οἵτινες καλὸν ἡμῖν ἄλειμμα injure, et que ne périssent les infâmes débauchés qui διαβάλλουσιν. nous reprochent d'être si bien parfumés ! »

Diogène Laërce, *Vie d'Aristippe*, dans *Vie, Doctrines et sentences des philosophes illustres*, traduction, notice et notes par R. Grenaille, GF Flammarion, 1965

Un philosophe sur l'agora, soit...mais parfumé ! Que dit de la philosophie du plaisir cette anecdote théâtralisée ? Le comportement d'Aristippe signifie bien entendu mépris des convenances, indifférence au jugement d'autrui, ludisme. Le nez et l'odeur en effet ne sont point habituellement un registre associé à la pensée. On chercherait en vain des réflexions concernant ce sens et le monde olfactif dans des ouvrages philosophiques qui s'intéressent davantage aux idées, aux sentiments, aux émotions, voire aux perceptions artistiques. Rien que pour l'œil (*for your eyes only*) ! Et quelquefois l'oreille, car ces deux organes mettent le monde à distance. Nos propres métaphores empruntent abondamment à la vue et les hellénistes se souviennent, parfois à leur dépens, que savoir et voir (*oida* et *idein*) appartiennent à la même racine (**wid-*). L'odorat, le goût et le toucher, plus englués dans le corps renvoient à l'animalité qui subsiste en l'homme (renifler, mâcher et toucher) : c'est la station quadrupède, museau au sol, cherchant la trace d'un autre animal. L'élaboration de l'œil et son acuité remplaçant le nez primitif viennent du redressement du bipède. La vue et l'ouïe ont généré des arts et techniques subtils (peinture et musique). On rechercherait en vain des activités artistiques associées au nez et au goût (œnologie, gastronomie, science des parfums comme relevant des Beaux-arts à part entière). La déambulation odorante, sans complexe, d'Aristippe, sur un des berceaux naissants de la philosophie, revendique notre nature animale et invite chacun à se souvenir de sa généalogie imparfaite. Aristippe pousse la provocation jusqu'à revendiquer cet artifice habituellement féminin à l'époque. Il réhabilite tous les sens comme des moyens de parvenir à la connaissance par une ouverture oblatrice au monde. En ces temps où l'odorat peut se perdre, sous le ciel estival, quand je me parfume, je pense !



ANTI-MOROSITÉ VIII L'ÉTÉ DE TOUS LES LAURIERS

16 août 2021

Après un “bacca lauréat” et en plein lauriers olympiques, nos paysages méditerranéens nous offrent les senteurs de verts rameaux de lauriers, arbuste aromatique et emblématique de notre culture gréco-romaine. Laissons le poète augustéen Ovide nous en conter le récit étiologique.

*Qui tamen insequitur pennis adiutus Amoris,
Ocius est requiemque negat tergoque fugacis
Imminet et crinem sparsum ceruicibus afflat.
Viribus absumptis expalluit illa citaeque
Victa labore fugae, spectans Peneidas undas :
« Fer, pater » inquit « opem, si flumina numen habetis ;
Qua nimium placui, mutando perde figuram ! »
Vix prece finita torpor grauis occupat artus,
Mollia cinguntur tenui praecordia libro,
In frondem crines, in ramos bracchia crescunt ;
Pes modo tam uelox pigris radicibus haeret,
Ora cacumen habent ; remanet nitor unus in illa.
Hanc quoque Phoebus amat positaque in stipite dextra
Sentit adhuc trepidare nouo sub cortice pectus
Complexusque suis ramos, ut membra, lacertis
Oscula dat ligno ; refugit tamen oscula lignum.
Cui deus : « at quoniam coniunx mea non potes esse,
Arbor eris certe » dixit « mea ; semper habebunt
Te coma, te citharae, te nostrae, laure, pharetrae ;
Tu ducibus Latiis aderis, cum laeta triumphum
Vox canet et uisent longas Capitolia pompas.
Postibus Augustis eadem fidissima custos
Ante fores stabis mediamque tuebere quercum ;
Vtque meum intonsis caput est iuuenale capillis,
Tu quoque perpetuos semper gere frondis honores. »
Finierat Paeon ; factis modo laurea ramis
Adnuit utque caput uisa est agitasse cacumen.*

Mais l'aile de l'Amour soutient le poursuivant,
Plus prompt et endurant, si près de la fuyarde
Que son haleine en frôle les cheveux épars.
Épuisée de vitesse, elle pâlit, vaincue,
Et prie, les yeux tournés vers le fleuve Pénée :
Si les fleuves sont dieux, assiste-moi, mon père,
Que dans un corps nouveau se fanent trop d'appas !
Sitôt dit, un sommeil engourdit tous ses membres,
Son tendre sein durcit en écorce légère,
Ses cheveux en feuillage, en rameaux ses bras croissent,
Son vif et preste pied s'enracine, sa tête,
Cime, se dresse, et seul l'éclat la garde belle.
Phébus l'aime toujours, et, caressant son tronc,
Sent le cœur palpiter sous l'aubier nouveau-né.
Enlaçant les rameaux qui remplacent ses membres
Il embrasse le bois. Mais le bois se refuse.
Lors, dit le dieu, si tu ne peux être ma femme,
Sois mon arbre, laurier, et pare à tout jamais
Ma chevelure et mes carquois et mes cithares !
Des généraux latins montant au Capitole
Sous les chants du triomphe orne le long cortège !
Tiens-toi, gardien fidèle, à la porte d'Auguste,
Du chêne en son milieu tutélaire entourage !
Et tel, cheveux intacts, toujours jeune est mon chef,
D'un feuillage éternel se parera ton faîte.
Il dit, et le laurier, ployant ses branches neuves,
Pencha vers lui sa cime ainsi qu'une crinière.

Ovide, *Métamorphoses*, I, v. 540-566,
texte établi par G. Lafaye et traduit par O. Sers,
Paris, Les Belles Lettres, 2016

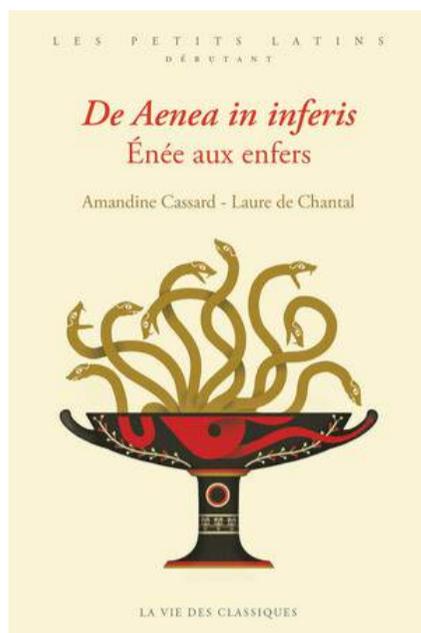
Bien que cette version du mythe soit fameuse, le poète latin tait une partie du mythe développée par ses prédécesseurs grecs. Daphné était, selon eux, une prêtresse de la Terre-Mère qu'elle implora et qui l'enleva jusqu'en Crète, où Daphné devint Pasiphaé. Elle aurait laissé un laurier à sa place dont Apollon, pour se consoler, se fit la première couronne. En tout cas, malgré les apparences, les deux termes *daphnè* et *laurus*, pour désigner le laurier, sont affiliés entre eux sans appartenir à la sphère indo-européenne. Si le féminin *daphnè* est naturel, la féminité du *laurus* ne s'explique que par le lien avec la jeune fille. Consacré légitimement à ce dieu, le laurier était mâché par la Pythie pour rendre ses oracles. C'est lui, pour ses vertus purificatrices, qui lava le dieu du meurtre du serpent Python, de même qu'il purifia Oreste du meurtre de sa mère. Les sanctuaires d'Apollon étaient entourés de bosquets de

lauriers, et les pèlerins repartaient comme signe d'une réponse favorable, une couronne. Toujours vert en hiver, il se charge du symbolisme de l'immortalité et de la gloire : en Chine, la lune contient un laurier et un Immortel. Son feuillage sert à couronner les héros, les *imperatores* (les généraux qui célébraient leur triomphe), les génies, les sages et les poètes. C'est à ce titre qu'on le voit aussi figurer sur les pièces de monnaie ou sur les camées : le Chrisme constantinien était ceint d'une couronne de laurier, et très longtemps, Nikè, la déesse de la victoire, était représentée avec une couronne de laurier dans la main. S'il purifiait des souillures morales, le *laurus* possédait des vertus antiseptiques, appréciables comme remède médicinal. Vivre à côté d'une forêt de lauriers était gage de bonne santé. D'ailleurs, les médecins grecs recommandaient d'en user pour se prémunir de la peste et d'autres maladies. On croyait même que la foudre épargnait les lieux plantés de lauriers. Pline l'Ancien rapporte que Tibère, par temps d'orage, se mettait des lauriers sur la tête. Bref, dans le laurier, tout est bon ! Inspirés par toutes ces belles vertus du laurier, à moins d'avoir un ami à laurer, en ce mois d'août, célébrez allègrement les Laure !

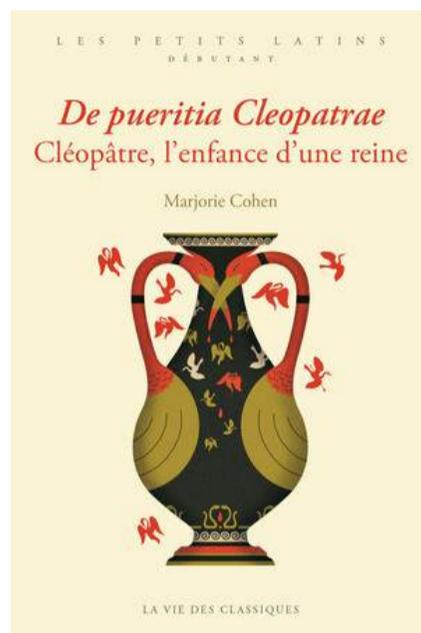
TABLE DES MATIÈRES

Une année désynchronisée mais toujours anachronique.....	4
Peinture du visage, peinture de guerre ?	5
Footballeur ? Futbolista ?... Folliculator ?!.....	7
Body Guard	9
Héros des temps anciens et modernes	11
La cité au banquet.....	13
Saintes Amazones, Amazon sans sein.....	15
Le tricot fait de la résistance	17
À qui la couronne ?	19
À nos amis libraires !	21
Ô temps, pour nous !.....	23
Fly me to Mars	25
5 fruits et légumes... ..	27
Anti-morosité I Les chats, une borne de recharge	29
Anti-morosité II Besame, besame mucho	31
Anti-morosité III Fashion week.....	33
Anti-morosité IV « Ce soir, Lucullus mange chez Lucullus ! ».....	35
Anti-morosité V La joie dans le vin.....	37
Anti-morosité VI Longtemps, nous nous sommes couchés de bonne heure... ..	38
Anti-morosité VII Mettez-vous au parfum.....	40
Anti-morosité VIII L'été de tous les lauriers.....	41

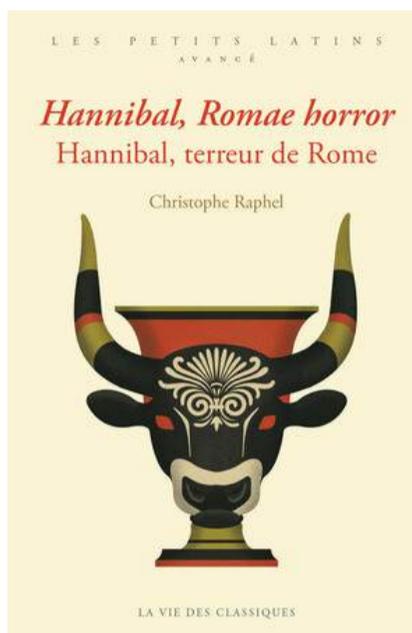
DÉCOUVREZ LES PUBLICATIONS DE LA VIE DES CLASSIQUES



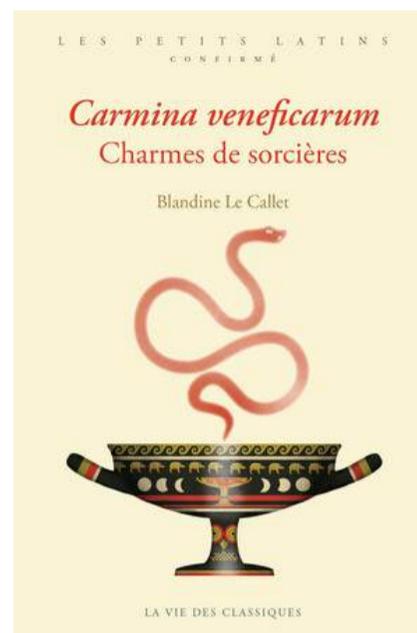
De Aenea in inferis
Amandine Cassard
et Laure de Chantal
136 pages, 9 euros



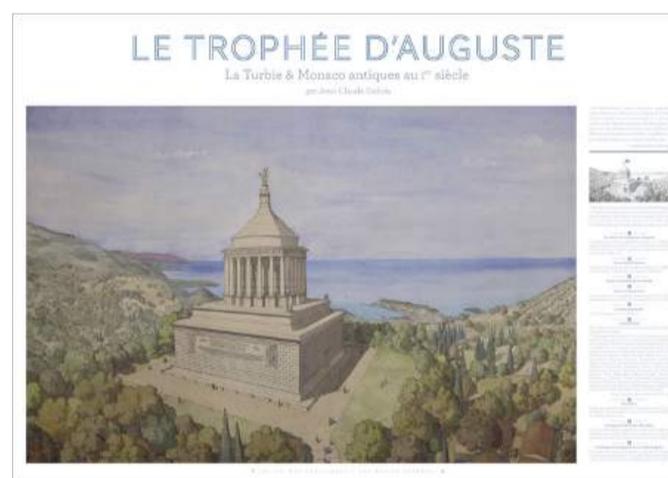
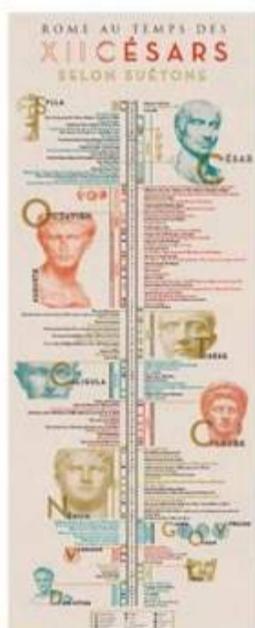
De pueritia Cleopatrae
Marjorie Cohen
152 pages, 9 euros



Hannibal, Romae horror
Christophe Raphel
160 pages, 9 euros



Carmina veneficarum
Blandine Le Callet
142 pages, 9 euros



Le Trophée d'Auguste, par Jean-Claude Golvin
65 x 93 cm, 15 euros

La Naissance des dieux selon Hésiode
63 x 83 cm, 15 euros

Les Douze Travaux d'Hercule d'après Sénèque et Apollodore
50 x 75, 15 euros

La Bataille des Thermopyles et la bataille de Salamine selon Hérodote et Eschyle
100 x 40, 15 euros

Rome au temps des douze Césars selon Suétone
40 x 100, 15 euros

Les Dieux de l'Olympe
75 x 50, 15 euros

Plus d'informations sur www.lesbelleslettres.com/ et www.laviedesclassiques.fr/.